

39^e ANNÉE - N° 133 - PÉRIODIQUE

2^e TRIMESTRE 1994

LA KOUUMIA

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



ABONNEMENT ANNUEL : 130 FRANCS

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 "J.O." du 1^{er} mars 1958

23, rue Jean-Pierre-Timbaud, 75011 PARIS - Tél. : 48 05 25 32

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 - Routage 206

SOMMAIRE

EN GUISE D'ÉDITORIAL.....	1
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1994.....	4
Activités de La Koumia et des sections.....	7
50 ^{ème} anniversaire de la bataille du Garigliano	7
60 ^{ème} anniversaire de la mort du Maréchal Lyautey	7
Sections Aquitaine	8
Languedoc	8
Pyrénées	10
Prochaine réunion.....	11
Congrès au Maroc	12
CARNET	13
In mémoriam Le Général d'Arcimoles	14
La tribune de l'histoire.....	16
Cérémonie au cimetière Français de Vénafro	16
La bataille du Garigliano par René Sergent (suite).....	17
L'offensive de printemps par René PELLABEU (suite).....	20
Souvenir du temps des Morts de Georges TOURRES	29
Premiers à Rome par Bernard SIMIOT	33
Pour la revanche par P. AZAM.....	37
Le Général Paul ROUSSEAU	40
Souvenir d'un Sous-Officier par H. BLANCHARD (suite)	43
BIBLIOGRAPHIE.....	47
AVIS DIVERS	48

EN GUISE D'EDITORIAL

Allocution prononcée au Monument de la Croix des Moinats le 8 mai 1994 par le Général Le Diberder

MAI 1944 - MAI 1994, un demi-siècle, plus de deux générations ...

Aujourd'hui 8 Mai, nous nous retrouvons ensemble, comme chaque année devant ce monument émouvant par sa simplicité, élevé à la mémoire du sacrifice des Goumiers, au milieu des Vosges, avec leurs montagnes au relief d'une calme harmonie où domine le vert des pâturages encadré par le noir profond des arbres des forêts, avec ce peuple de France qui, ici plus qu'ailleurs, dans l'isolement de ses fermes ou dans les agglomérations des vallées, magnifie le culte de la Patrie avec une foi inébranlable, donnant dans l'épreuve l'exemple d'une froide détermination pour la défense de sa liberté.

Mai 1944 - Les plus anciens Vosgiens ici témoigneront de leur ignorance, à l'époque, des entreprises de l'Armée de la France pour la reconquête de son Honneur et pour la résurrection de notre Patrie.

Après Koufra, Bir Hakeim, après la Tunisie, la Sicile, la Corse, le Corps Expéditionnaire français, sous les ordres du Général JUIN, était, depuis décembre 1943, engagé sur le Front d'Italie. Il y avait conquis l'estime et la confiance des Alliés par la réussite exemplaire de ses attaques au cours du rude hiver.

La 2^{ème} DIM d'abord, puis la 3^{ème} DIA s'étaient signalées, la première à la Ménarde, la seconde au Belvédère où le 4^{ème} RTT inscrivit une des plus magnifiques pages de gloire de l'Histoire militaire. Chaque fois des Goumiers avaient soutenu, complété l'action de l'Infanterie D'assaut.

En avril 1944, la 4^{ème} DMM, la 1^{ère} DFL avaient rejoint et maintenant, trois G.T.M., véritable division, étaient regroupés aux ordres du Général Guillaume. Et, dans le plus grand secret, couvert par la 4^{ème} DMM, le CEF, prenait ses positions et chacun pouvait lire l'ordre du jour du Général Juin :

" Combattants Français de l'Armée d'Italie, une grande bataille, dont le sort peut hâter la victoire définitive de la libération de notre Patrie s'engage aujourd'hui. La lutte sera générale, implacable et poursuivie avec la dernière énergie. Appelés à l'honneur d'y porter nos couleurs, vous vaincrez, comme vous avez déjà vaincu, en pensant à la France martyre, qui vous " attend et vous regarde. En avant ! "

Le 11 mai à 23 heures, " 2.000 canons trouant soudainement l'obscurité de la Tyrrhénienne au Mont Cassin, embrasèrent " l'immense champ de bataille où allait se jouer une partie décisive. " écrivait dans ses mémoires le Général Juin.

N'oublions jamais l'ardeur de ces soldats marocains qui allaient vaincre. Les sacrifices consentis et répétés l'ont été pour la France martyre, qui attendait. Sachez qu'ils n'avaient, que nous n'avions, pas d'autres ambitions. Chacun à notre place, nous ne pensions qu'à accomplir notre devoir.

Alors, la ligne Gustave ayant été percée, voyant sur le Mont Majo flotter un immense drapeau français, les Goums des Tabors s'élançèrent. Véritable cavalerie légère, à la pointe du Corps de Montagne avec la 4^{ème} DMM, sans relâche avec leur audace, leur sens du terrain, entraînés par des chefs maîtres de leur art, habitués au combat de montagne, ils donnèrent raison à l'analyse du Général Juin : l'attaque de l'Europe par le sud ne serait réussie que par une infanterie aguerrie et rompue à ce genre de combat, les divisions blindées étant incapables, sans elle, d'enlever la décision.

Le 2 juin 1944, Rome était à la portée des Goumiers. Le 7 juin, dans la " Ville Éternelle ", le défilé, sous les acclamations d'une population délirante, restera gravé dans le cœur de ceux qui eurent la joie et l'honneur d'y participer.

Le Général de Gaulle proclamait :

" L'Armée Française a sa large part dans la victoire de Rome. Il le fallait. Vous l'avez fait. Général Juin, vous-même et les troupes sous vos ordres êtes dignes de la Patrie ".

Le Général Koenig dira plus tard : " La première force française, qui compta dans les rangs alliés fut le corps expéditionnaire français en Italie. On les oublie trop souvent ceux-là ! On peut dire sans vantardise que les Français ouvrirent aux alliés les portes de Rome ... ce jour-là les cloches de Londres sonnèrent pour célébrer la Victoire des Français. Nous avons reçu des coups de téléphone, des félicitations, et nous étions très émus ".

Nous, chers amis, nous n'oublions pas, nous n'avons jamais oublié et nous n'oublierons jamais et vous, peuple des Vosges, vous n'oublierez jamais ces magnifiques guerriers berbères des Montagnes du Maroc, que vous avez connus ici dès le mois de septembre 1944, nos sahabs ! Ils avaient avant libéré Marseille. Ils ont tous donné pour la victoire et la liberté de la France. Comme nous le récitons à la fin de notre prière :

" Qu'ils sachent, oh ! qu'ils sachent Seigneur ! combien nous les avons aimés ! ".

Général Le Diberder

LE PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DES 7 ET 8 MAI 1994 SERA PUBLIÉ

DANS LE BULLETIN DU TROISIÈME TRIMESTRE 1994

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1994

LA BRESSE (Vosges) 7 ET 8 MAI 1994

La section des Vosges animée par le Colonel Vieillot avait parfaitement organisé la réunion des 7 et 8 Mai 1994 dans les Vosges.

L'Hôtel des Vallées constituait une base parfaite. Nous y avons logé. Les repas y étaient servis.

Le 7, le temps était radieux. Après l'Assemblée Générale, les cars ramenaient les épouses de leur visite dans la région de Gérardmer et nous assistions à la cérémonie au monument aux Morts des Combes à Basse-sur-le-Rupt, avec l'appel aux Morts.

Avant, le Général Le Diberder recevait le fanion du 4^e GTM remis par les filles du Général Gautier pour le Musée des Goums.

Ensuite, Monsieur Vauxclair, Maire de la Bresse nous recevait à la Mairie, où le Commandant Daout, ancien du maquis, exposait comment lui et ses camarades résistèrent victorieusement aux Allemands. Monsieur le Maire nous présentait alors sa municipalité et ses réalisations remarquables, preuves de la vitalité de cette commune exemplaire. Il remettait au Général Le Diberder la Médaille d'Honneur de la ville.

Le Général, après avoir remercié Monsieur Vauxclair de la chaleur de l'accueil et exprimé son admiration pour les magnifiques réalisations dans cette commune, une des plus étendues de France et la plus forestière, exprimait au nom de tous combien il était réconfortant de trouver ici une ambiance si dynamique, où chacun paraît heureux de vivre. Il remarque aussi la force du sentiment de la Patrie et le respect que tous manifestent pour le souvenir des sacrifices consentis pour que notre pays retrouve et connaisse la liberté. Ici, on n'oublie pas le geste des Tabors. Le Général s'adressait ensuite au Commandant Daout pour lui dire combien son récit l'avait ému et avait ému l'assistance. Il rappelait que depuis novembre 1942, d'Afrique du Nord, puis en Sicile, en Corse, en Italie, nous ne pensions qu'aux épreuves subies par le peuple de France et que nous n'avions qu'une volonté, celle de les sauver le plus vite possible. Ceci explique que personne de l'Amée d'Afrique ne ménagera sa peine ni son sang. Le Général remettait à Monsieur Vauxclair et au Commandant Daout une Koumia d'Honneur.

Après un dîner excellent servi à l'hôtel des Vallées, le Lieutenant-Colonel Vieillot nous réunissait dans l'auditorium de l'hôtel où la musique de Basse-sur-le-Rupt nous enchantait par l'exécution de morceaux de fanfare, gais, entraînants et fort bien exécutés.

A 23 h 30, nous regagnions nos chambres. Le lendemain à Mai, nous reprenions les cars dès 9 h 30 pour Basse-sur-le-Rupt où Monsieur Perrin, Maire du village nous emmenait en cortège à l'Église où la messe était dite par le curé du village.

L'homélie qu'il prononça développa l'importance de cultiver les valeurs fondamentales qui font la dignité de l'homme, celles de la famille ; il rappela le sens du sacrifice, la nécessité du respect du culte des traditions de la Patrie et rendit hommage aux combattants qui libèrent le pays. La messe se termina par la lecture de la prière du gommier.

Réunis au pied du monument aux Morts après la sonnerie au drapeau, Monsieur le Maire nous rappela d'abord l'importance de ce jour anniversaire. Un ancien maquisard relata le sacrifice de la résistance, de la population et les actions des maquis locaux ; après l'appel aux Morts des deux dernières guerres, la musique municipale joua la sonnerie aux Morts. En cortège, nous nous rendions ensuite

devant la plaque rappelant le passage dans cette maison du P.C. Colonel Massiet-Dubiest, commandant le 3^e GTM. Le Général Le Diberder rappela brièvement la carrière du Général Masiet-Dubiest qui, ayant participé à la pacification des tribus, trouva parmi leurs guerriers des volontaires pour le suivre et l'aider à libérer sa Patrie, fait remarquable qui permit à quatre GTM et deux divisions marocaines de constituer l'élite de l'Infanterie de l'Armée française jusqu'en Allemagne. Le Général Massiet-Dubiest commanda successivement les régions d'Agadir et de Marrakech. Le Général Le Diberder rappela à cette occasion l'action du Tabor du Colonel Picardat, récemment décédé, pour la libération de Thiéfosse.

Après cette brève cérémonie, Monsieur le Maire nous réunissait dans une salle pour un vin d'honneur. Il exprima sa joie de recevoir les membres de la Koumia et affirma que la population n'oubliera jamais " les libérateurs ".

Dans sa réponse, le Général Le Diberder insista sur la qualité de l'accueil toujours si chaleureux de la population. Il manifesta son admiration pour la vitalité de la commune avec ses neuf cents habitants, son harmonie municipale dont chacun apprécie les prestations de son équipe de jeunes exécutants volontaires, son équipe de sapeurs pompiers. Il semble que chacun travaille d'amitié, dans une parfaite entente, heureux de vivre. Cette situation paraît exemplaire. Puissent toutes les communes de notre France connaître la même ambiance ! Le Général Le Diberder remet à Monsieur le Maire une Koumia d'Honneur ainsi qu'à Monsieur le Curé.

A l'hôtel des Vallées était servi ensuite un repas copieux. On en profitera pour exprimer au Colonel Vieillot et à tous les membres de la section des Marches de l'Est la grande satisfaction de tous pour la parfaite organisation de ces deux journées et des remerciements chaleureux. Nous n'oublierons pas ces deux magnifiques journées !

Des cars nous conduisaient à la Croix des Moinats. Le temps s'était couvert. Le Monument et ses alentours étaient dans les nuages. La section des Marches de l'Est avait revêtu la tenue de goumier. Nous retrouvions la musique de Basse-sur-le-Rupt. Avec la population des villages d'alentour, l'assistance était nombreuse. La circulation parfaitement réglée par la gendarmerie facilitait l'accès au Col. Les autorités locales, celles du département, civiles et militaires, non retenues par les cérémonies qui se déroulaient à Domrémy, avec en tête Monsieur le Sénateur poncelet, Président du Conseil Général, ancien Ministre, se portaient devant le Monument National des Goums Marocains. Après la cérémonie aux couleurs françaises et marocaines, la lecture de l'Ordre du Jour n° II du Général Guillaume, celle de l'Ordre du Jour n° 9 du Général de Lattre de Tassigny, le Colonel Vieillot remit au Général Chotin, Président de la Légion Vosgienne, la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur, le Général Le Diberder lui servant de parrain.

Après les allocutions du Président de la Koumia, du Directeur de Cabinet du Préfet des Vosges, de Monsieur Poncelet, les autorités procédèrent au dépôt des gerbes. La cérémonie se clôturait par la Sonnerie aux Morts et la Marseillaise. Alors, l'harmonie de Basse-sur-le-Rupt exécuta le Chant des Tabors, le chant des Africains.

Nous retournions à l'hôtel des Vallées où l'Assemblée Générale de 1994 était terminée. Chacun en gardera au fond de son cœur un souvenir émouvant, et disons-le, réconfortant, donnant foi dans l'avenir.

Que le Colonel Vieillot et tous nos amis des Marches de l'Est en soient félicités et remerciés !

COTISATIONS 1994

RETARDATAIRES ! N'oubliez pas de régler votre cotisation.

Le service du bulletin sera suspendu à partir du prochain bulletin.

COTISATIONS DES DESCENDANTS :

En raison de la fusion Koumia-Descendants, les DESCENDANTS doivent adresser leur cotisation directement à :

LA KOUMIA

23, rue Jean-Pierre Timbaud - 75011 PARIS

Montant : cotisations 50 francs

Abonnement au bulletin..... 130 francs

Total..... 180 francs

ACTIVITÉS DE LA KOUMIA et des sections

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DU GARIGLIANO

Le 9 Mai 1994 - Une importante délégation de La Koumia, conduite par le Général Le Diberder, Président, a assisté aux cérémonies organisées à Paris au Pont du Garigliano. A l'occasion du cinquantenaire du début de l'offensive, Monsieur Édouard Balladur a prononcé à cette occasion une importante allocution retraçant les exploits du corps expéditionnaire français en Italie.

Le 11 Mai 1994

Les Présidents des anciens du CEF et de La Koumia ont déposé à 17 heures une gerbe au pied de la statue du Maréchal Juin à Paris.

A 18 heures 30 a eu lieu la cérémonie traditionnelle à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, au cours de laquelle le Général Le Diberder a ravivé la flamme sur la tombe du soldat inconnu.

Notre nouveau porte drapeau, Frédéric de Helly, assistait à ces cérémonies.

A 20 heures, une vingtaine d'anciens et de descendants avec leurs épouses se retrouvaient autour d'un couscous dans un restaurant marocain.

SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU MARÉCHAL LYAUTEY

Le 10 mai 1994, le Général Le Diberder, Président, accompagné de Jean de Roquette Buisson, de Georges Charuit et de Madame de Mareuil, a assisté aux cérémonies organisées pour le 60^{ème} anniversaire de la mort du Maréchal Lyautey et présidées par Monsieur François Léotard, Ministre de la Défense :

10 h 30 : messe en l'Eglise Saint-Louis des Invalides

11 h 30 : dépôt de gerbes au tombeau du Maréchal sous le Dôme

11 h 45 : allocutions et dépôt de gerbes devant la statue du maréchal Lyautey, place Denys Cochin (Paris 7^e)

La date du 10 mai correspond jour pour jour à l'anniversaire de l'accueil des cendres du Maréchal Lyautey aux Invalides à leur retour du Maroc, le 10 mai 1961.

DON AU MUSÉE DE MONTSOREAU

Madame Anne-Marie Gautier, fille du Général François Gautier, a remis lors de l'Assemblée Générale de 1994 le fanion du 4^{ème} GTM.

Le président l'a chaleureusement remerciée, ce fanion figurera désormais en bonne place au Musée.

SECTION AQUITAINE

Compte rendu des activités :

29 janvier 1994 :

Célébration à Bordeaux du 50^{ème} anniversaire de la campagne d'Italie, organisée par le Président du CEFI (Gironde), le Colonel Florentin, ancien du 4^{ème} R.T.T. La section étroitement associée au CEFI était représentée par son Président, Dupouy, Labarrère, Lavoignat, Roussel, de Rozières et Madame Troussard.

Manifestation émouvante en présence du Préfet d'Aquitaine, des Hautes Autorités civiles et militaires ; le Consul Général du Maroc, souffrant, était représenté par son épouse ; des Généraux Valentin et Botella représentant le CEFI et la 13^{ème} DIA ; de nombreuses associations d'anciens combattants et leurs drapeaux (l'Adjudant-chef Lang portant le fanion de la section) ; la musique militaire régionale ; lecture de la prière pour nos frères marocains devant la stèle du Général de Montsabert. Réception à l'Hôtel de Ville. Couscous dans un restaurant (plus de 120 convives). Journée du Souvenir qui a eu un grand écho dans le journal local et FR3.

Mars 1994 :

Exposition au Musée Jean Moulin sur la Résistance et l'armée du débarquement en Provence en présence du Préfet d'Aquitaine.

1^{er} mai 1994 :

Réunion de la Section à Bazas.

Messe à la Cathédrale et repas au domaine de Fompeyre.

Ont participé : Gal et Mme Feugas. Les Brassens, Cano, Darolle, Decombe Duclos, Dupont, l'Adjudant-Chef Dubois et son fils, les ménages Florentin, Garuz, Madame Giraud, les frères Guillaume, les ménages Hebert, Joseph, Mlle Lando, Mme Poirault et une amie, les ménages Rousselle, Servoin, Mesdames Soubrie, Troussard, Voïnot Victor et Madame.

Nombreux sont les membres qui se sont excusés pour des raisons de santé et d'âge, en nous adressant leurs sentiments de fidélité et de soutien, en particulier Mesdames Cunibile, Feaugère, Jolivet, Tenaillon et nos amis, Charpentier, Griffet, Lang, Ponce et notre doyen le Colonel Roussel.

Effectif : Stable : 63.

Adhésions : Docteur Dupouy, Colonel Lochen, bureau arabe de Khenifra 1945-1948, le Père Miche Lafon, successeur à EL Kbab du Père Peryguere.

Par mutation, venant de Corse, l'Adjudant-chef Senamaud.

Henri Servoin

SECTION LANGUEDOC

Réunion du 10 Avril 1994

La réunion traditionnelle de printemps de la Section LANGUEDOC a eu lieu le 10 avril à NEGREPELISSE et à BIOULE (environs de Montauban).

Bioule avait été choisi comme lieu de rassemblement en souvenir de Pierre de Rochefort, disparu début 1993 et en signe d'amitié envers son épouse et sa famille qui y résident à sa suite.

Au cours de la messe à Nègrepelisse, les pensées et les prières de l'assistance sont allées plus particulièrement aux défunts de l'année écoulée : Augustin CHAPPE, Georges MARCHAND, Charles de WAVRECHIN, Max SOUBRIE et Emeric d'ARCIMOLES.

La réunion au restaurant " l'Escale " à Bioule était placée sous l'autorité du vice-président de La Koumia Jean de ROQUETTE-BUISSON, en l'absence du Général Le DIBERDER empêché et qui avait tenu à faire parvenir aux participants un message d'amitié les assurant que ses pensées seraient près des leurs tout au long de cette journée.

Dans son allocution, le président de section donna des nouvelles des absents, certains en voyage au loin, d'autres, les plus nombreux, désormais soumis aux atteintes de l'âge et parfois frappés de sérieux handicaps.

Il remercia les présents et parmi eux ceux qui étaient venus, en nombre appréciable, des sections voisines. Il présenta, en lui souhaitant la bienvenue, l'Ingénieur Général du Génie rural et des Eaux et Forêts, Étienne CALAS dont une partie de la carrière s'est déroulée au Maroc et qui, très rapidement, devait retrouver parmi les participants des personnes de connaissance.

Il présenta aussi M. QITOUT, ancien gommier marocain des 8^{ème} et 10^{ème} Tabors d'Indochine, en cours de séjour dans la famille d'un de ses enfants à Toulouse ; originaire de Tahala il eut la joie de trouver en Pierre SALANIE un parfait connaisseur de son coin natal. M. QITOUT était venu accompagné de son fils, étudiant l'an dernier à l'Université de Toulouse-Mirail lorsque la section Languedoc avait fait sa connaissance, maintenant chargé de l'enseignement du berbère à la même Université.

Enfin, une ovation fut faite à François DUMOLLARD pour sa promotion au grade d'Officier dans l'Ordre du Mérite social.

Sur un plan général, il fut question de la prochaine assemblée générale dans les Vosges, du Congrès de 1995 au Maroc et des différentes manifestations destinées à marquer le cinquantenaire de la Libération de la France. Ces dernières avaient fait l'objet d'une note d'information adressée aux présidents de section qui fût distribuée aux assistants.

De même des informations furent données sur la célébration du cinquantenaire de la bataille du Garigliano le 11 mai à Toulouse à l'initiative de la section Midi-Pyrénées du CEFI. Cette célébration comportera entre autres une exposition à laquelle La Koumia aura apporté sa contribution.

Le vice-président de Roquette-Buisson dans sa réponse indiqua que le congrès de La Koumia au Maroc aurait lieu vraisemblablement pendant la deuxième quinzaine de mai. Il mit essentiellement l'accent sur le sujet premier des préoccupations de La Koumia qui est le sort du Musée de Montsoreau, question à laquelle le Ministre de la Défense est désormais partie prenante. Il serait envisagé, soit le regroupement à Saumur avec le Musée des Blindés, soit le transfert à Épinal au sein d'un Musée de l'Armée d'Afrique qui reste à créer.

Étaient présents :

Jean de ROQUETTE-BUISSON et Mme, AUCOIN et Mme, AZAM, BRASSENS et Mme, Étienne CALAS, DAROLLES et Mme DECOMBLE et Mme, DEFAUX (ami) et Mme, DUMOLLARD, Marie-Thérèse DUMOLLARD, GEHIN et Mme, HARMEL et

Mme, LAMOISE ET Mme, Mme PRADEILLES, descendante AZAM, QITOUT ancien goumier marocain, M. QITOUT et Mme, Mme DE ROCHEFORT, Melle BESSEY de BOISSY, Marie-Antoinette de ROCHEFORT, Guy de ROCHEFORT, Mme ROQUEJOFRE, SABATTE (ami) et Mme, SALANIE et Mme, ZOPPIS et Mme.

Section Aquitaine :

SERVOIN et Mme, Mme SOUBRIE, Mme TROUSSARD

Section Provence :

LEGER et Mme

Section Roussillon - Bas Languedoc :

CHANCERELLE et Mme,

soit un total de quarante-quatre personnes. Dix neuf s'étaient excusées ; l'invitation avait été envisagée à soixante-douze personnes, membres ou amis de La Koumia.

Malgré un temps plus que maussade, cette journée, agrémentée de la tombola de rigueur, s'est déroulée dans une excellente ambiance. Chaleur et émotion étaient au rendez-vous des anciens des Goums et des A.I. avec certains de ceux qui leur avaient été très proches au cours de la période marocaine de leur existence.

Pierre BRASSENS

SECTION PYRÉNÉES

Compte rendu de la réunion annuelle de la Section Pyrénées

La réunion annuelle de la KOUMIA PYRÉNÉES s'est tenu le 10 avril 1994 à AMOU (Landes)

Étaient présents : le Colonel JENNY et Madame - le Lt-Colonel FOURNIER et Madame - Les Commandants EYHARTS et GUYOMAR et leurs épouses - MM. BORY et Madame - ROUGEUX et Madame - Docteur LABADAN et Madame - Madame BERTOT - Docteur CHAUVEL - M. LESBATS - M. BARTHE et une invitée.

Étaient excusés : Colonels JACQUINET, AUBOIN, DE KERAUTEM, GRUYER - Commandants DE BALBY et BUAN - Capitaine FOURQUET - MM. LECUYER et CAZENAVE - Mesdames BARROU et LALANNE.

Après avoir entendu l'Office Religieux en l'Eglise d'AMOU, où M. le Curé avait eu la délicate attention de décorer le maître-autel de drapeaux tricolores, le Lt-Colonel FOURNIER, en présence du Maire-Adjoint et des membres de LA KOUMIA PYRÉNÉES déposait une gerbe au Monument aux Morts.

Vers 12 h 30, la Mairie d'AMOU, en la personne du Maire-Adjoint et d'une conseillère municipale, nous recevait pour un apéritif de bienvenue où quelques mots de remerciements étaient échangés.

A 13 heures, avant de commencer le repas, le Président donnait un bulletin de santé concernant certains absents, le Colonel JACQUINET, en particulier - le Colonel JENNY s'est chargé de lui transmettre toutes nos amitiés - le Colonel AUBOIN qui vient de subir une intervention chirurgicale et Madame DE KEBAUTEM, victime d'une grippe quelques jours avant la réunion. A tous, meilleure santé. Le

Général PARTIOT a quitté ANGLET pour une maison de retraite en région parisienne. Également Madame BARROU part en Gironde.

Après le tirage de la tombola traditionnelle, vers 16 heures, c'était la dislocation en souhaitant nous revoir l'an prochain à LA BASTIDE D'ARMAGNAC.

ORLEIX, le 11 Avril 1994

LE It-Colonel J.A. FOURNIER, Président

Prochaine Réunion

Le conseil d'administration de la Koumia se réunira la

Mardi 18 Octobre 1994 à 17 h 30

au Cercle Napoléon - 1, place Baudoyer, 75004 Paris

(Métro : Hôtel-de-Ville)

La réunion du conseil sera suivie d'un apéritif à 19 h 15 et, à 20 heures, du traditionnel dîner, auquel il vous est demandé de vous faire inscrire le plus tôt que vous pouvez, au plus tard le **1^{er} octobre 1994** en utilisant le bulletin ci-dessous.

BULLETIN D'INSCRIPTION AU DÎNER DU MARDI 18 OCTOBRE 1994 à partir de 19 heures

Cercle Napoléon - 1, place Baudoyer, 75004 Paris
(Métro Hôtel-de-Ville)

M., Mme, Mlle.....

Adresse :

Participera au dîner, accompagné(e) de personnes.

Ci-joint sa participation, soit : 200 F x = F.

(Sous forme de chèque bancaire ou C.C.P., adressé au siège de la Koumia, 23, rue J.P. Timbaud, 75011 Paris, pour le **1^{er} octobre 1994** terme de rigueur).

A,..... le 1994

ANNUAIRE

En vue d'une réédition de l'annuaire, vous êtes priés de remplir le bulletin ci-dessous et de l'adresser à :

LA KOUMIA - 23, rue Jean-Pierre Timbaud - 75011 PARIS

DATE :

NOM :

PRÉNOM :

MARIÉ : OUI NON ENFANTS (nombre) :

ANNÉE DE NAISSANCE : GRADE A.I. :

GRADE FIN DE CARRIÈRE :

ADRESSE :

TÉLÉPHONE :

CONGRÈS 1995 AU MAROC

Bulletin d'intention

M
 à l'intention de participer au Congrès de 1995, au MAROC.

Il sera accompagné de personnes

Ne participera qu'à la 1^{ère} partie (1)

Souhaite prolonger son séjour en se rendant (1)

dans la région de

BULLETIN A RENVoyer A LA KOUMIA
23, rue Jean-Pierre Timbaud - 75011 PARIS

(1) Rayer la mention inutile.

Nous avons reçu au 1^{er} Juin 1994 près de 200 intentions de participer au Congrès National 1995 au Maroc qui a été en principe fixé du 23 au 6 Juin 1995.

Nous précisons que seuls les membres de la koumia à jour de leurs cotisations, leurs épouses, veuves et descendants directs pourront bénéficier des conditions spéciales de transport et de séjour qui pourront être obtenues.

Le détail de l'organisation sera arrêté au cours du deuxième trimestre 1994.

CARNET

NAISSANCES - ADOPTION

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de :

- ANDREAS ELLEDJE, premier arrière petit enfant du Colonel et Madame François VERNIER,
- LOUIS fils de Pierre ORBISCAY et Madame, petit fils de Madame Simone ORBISCAY LABATAILLE, arrière petit fils du Commandant LABATAILLE, disparu à CAO BANG en octobre 1950,
- ENZO, né le 4 mai 1994 à PERPIGNAN, au foyer d'Anne-Marie ORIA et Laurent SEMASKA, sixième petit fils de Monsieur et MADAME ORIA,
- FLORIAN, né le 12 janvier 1993 à BRAÏLA (Roumanie) adopté par le Chef d'Escadron COLOMBAT et Madame fille du Colonel Robert BORDES.
- QUENTIN-JEAN TENAILLON, 24^e arrière petit-enfant de Madame TENAILLON.

La Koumia adresse ses félicitations aux parents, grands-parents et arrières grands parents et ses meilleurs vœux aux jeunes enfants.

MARIAGE

Le 11 juin a eu lieu en l'église Abbatiale, Notre-Dame de Beaugency le mariage du Comte Emmanuel de SAINT BON, fils du Colonel de SAINT BON et de la Comtesse de SAINT BON, petit fils du Général (+) et de la Comtesse de SAINT BON, avec Mademoiselle Estelle BARRY.

Nos félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux.

DÉCÈS

Nous avons appris avec tristesse le décès de :

- Madame Marcel LEPAGE, veuve du Colonel LEPAGE, le 29 mars 1994 à POISSY (YVELINES),
- le Général EMERIC d'ARCIMOLES, le 6 avril 1994 à BOULOGNE (Hauts de Seine), le Colonel SALANIE représentait La Koumia aux obsèques à RUEYRE (Lot).
- Le Chef de Bataillon Pierre GRAFTIEUX le 30 Mai 1994 à La Chaux de Fonds (Suisse). René ESPEISSE représentait la Koumia aux obsèques qui ont eu lieu le 3 juin 1994 à La Chaux de Fonds.

DÉCORATIONS

Nous sommes heureux d'annoncer la promotion au grade de :

- **Commandeur de la Légion d'Honneur**
Le Général Raymond LORHO

– **Officier de la Légion d'Honneur**

Le chef d'Escadrons Maurice MANSUY

– **Chevalier dans l'Ordre National du Mérite**

Monsieur Roger LAPEYRE, ami de La Koumia, ancien membre de la Commission Municipale de Casablanca.

Toutes les félicitations de La Koumia aux nouveaux promus.

RECTIFICATION

C'est par erreur que nous avons annoncé dans le précédent bulletin la promotion au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur de Lucien POMET. C'est au grade de Commandeur de l'Ordre National du Mérite que notre ami a été promu, qu'il veuille bien nous excuser de cette erreur.

DISTINCTION

Au cours d'un déjeuner amical dans le "Salon Vert" du Sénat, lundi 9 mai dernier, auquel elle avait invité l'académicien Michel Déon, la Société de Géographie Humaine de Paris a décerné son prix Louis Marin à Monsieur William A. Hoisington pour son ouvrage sur "Le Maroc, la France et l'Amérique : Nogès disciple de Lyautey 1936-1943" ainsi qu'à Madame S.K. Levin et à notre ami le Colonel Marc Méraud qui ont eu le grand mérite d'établir la traduction française de cet ouvrage. Les médailles ont été remises à ces trois lauréats par Monsieur Michel Déon.

IN MEMORIAM

ALLOCUTION PRONONCÉE LORS DES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL D'ARCIMOLES

par le Lieutenant Colonel Salanie

Il y a presque 60 ans, Madame, que vous et votre mari étiez les voisins immédiats de mes parents, à FES, au BATHA, et le Capitaine d'Arcimoles était le très aimé et apprécié adjoint de mon père au Secrétariat Général de la région de FES.

Tout jeune Bruton en permission, j'étais très fier de saluer militairement le Capitaine : c'était peu de temps avant votre départ pour l'EGYPTE. A plusieurs reprises, à KHENIFRA, en QUERCY, au moment de la retraite les routes de nos familles se sont croisées pour de précieux moments d'amitié et de joie.

Aussi, lorsque le Général Le Diberder, Président de La Koumia, l'Association des Anciens des AI et des Goums Marocains, m'a demandé de le représenter aux obsèques du Général d'Arcimoles, j'en ai accepté l'honneur et le devoir, comme

aussi un devoir dû à la mémoire de mon père pour son camarade et ami. Je le remplis aussi en tant que Président des Anciens du CEFI en QUERCY.

D'autres plus qualifié et mieux informés que moi sauront écrire la très belle carrière militaire du Général d'Arcimoles issu d'une des premières promotions de CYR d'après guerre, très tôt affecté au Maroc pour participer aux opérations du Haut Atlas de 1929 à 1933, comme Officier du Service des Renseignements - devenus Affaires Indigènes - et Commandant de Goums, le 24^{ème} en particulier. Après une pacification de réussite exemplaire, une mission en ÉGYPTE, le Commandant d'Arcimoles rejoint les Goums en Italie où il fut rapidement appelé à servir à l'EM du Général Guillaume qui regroupait ses GTM en un corps de Montagne avec la 3^{ème} DIA. Puis ce fut la brillante campagne de France et d'Allemagne de 44 et 45.

De retour au Maroc, après le commandement du Cercle des ZAIANS à KHENIFRA le Colonel d'Arcimoles reçut le très important commandement de l'Ecole Militaire de DAR BEIDA pour y mettre en oeuvre une meilleure et plus généreuse formation de nos camarades marocains.

Enfin, le commandement du 7^{ème} RTM puis la responsabilité du Territoire des Confins Algéro-Sahariens... Une carrière militaire extrêmement bien remplie et réussie.

Mais pour le Général d'Arcimoles, comme pour tous ses camarades des AI et des Goums, ce qui a fait que sa carrière a été le plus enrichissante - au sens noble du terme bien entendu - ce sont la chance et l'honneur qu'ils ont eu de réaliser en même temps une oeuvre humaine incomparable, pour une population que, dès le début du Protectorat, le Général Lyautey avait demandé que nous nous en fassions aimer : en cela l'Officier a su remarquablement, pleinement réussir. Il a aimé passionnément le Maroc qui le lui a bien rendu : la preuve en est de ces milliers de berbères qui ont sacrifié leur vie, aux cotés de leurs officiers pour la libération de notre Patrie, il y a cinquante ans.

Que cet imparfait rappel du souvenir que nous laisse votre mari apporte fierté, consolation et sérénité, a vous même, Madame, et à vos enfants, à tous les vôtres.

Pour tous les membres de La Koumia, pour les Anciens d'Italie, merci de votre exemple, mon Général, et Adieu !

Le Général Emeric d'Arcimoles était Commandeur de la Légion d'Honneur. Il était titulaire de la Croix de Guerre 39-45 de la Croix de Guerre TOE, de qualité citation à l'ordre de Commandeur du Ouissan Alaouite, titulaire du Mérite Militaire Chrétien.

TRIBUNE DE L'HISTOIRE

Nous ne disposons que de très peu de témoignages sur les opérations dans les Alpes, les Vosges, en Alsace et en Allemagne.

Nous faisons appel à tous les anciens pour rassembler leurs souvenirs et nous adresser des articles sur ces pages d'histoire.

CÉRÉMONIE AU CIMETIÈRE FRANÇAIS DE VENAFRO

Tout au long de la semaine du 15 au 21 mai, se sont déroulées des commémorations autour de Cassino, théâtre en mai 1944 de la plus dure des batailles de la Campagne d'Italie.

Le 17 mai, Monsieur Philippe Mestre, Ministre des Anciens Combattants a assisté à une cérémonie du souvenir au cimetière Militaire de Vénafro, où un millier d'Anciens Combattants Français étaient rassemblés.

Le cimetière de 4922 sépultures est divisé en deux carrés, le premier sous la garde d'une chapelle, le second dominé par un Minaret. 8655 tués et disparus, 23.506 blessés, dont la moitié environ de tirailleurs Marocains, Algériens et Tunisiens, de Goumiers Marocains et de Spahis.

Dans son allocution retraçant le déroulement de la bataille, le Ministre a rappelé longuement la vaillance et l'héroïsme des Marocains et notamment des Goumiers.

Nous reproduisons ci-après, des extraits de cette allocution parus dans le Figaro du 18 mai 1944.

" Tout l'hiver, les Alliés débarqués à Salerne en septembre avaient piétiné sur la rive sud du Garigliano. Devant eux, Hitler a déployé la 10^e armée sous les ordres du Maréchal Kesselring. Elle est solidement retranchée sur des positions que le Führer estime imprenables, de Gaeta au nord de Naples jusqu'à l'Adriatique : c'est la " ligne Gustav ", une défense d'acier à l'endroit le plus resserré de la Botte.

Au franchissement des Apennins, des unités de Panzer et de troupes alpines ont pris leurs quartiers. Ce sont des combattants âpres et bien entraînés. Dans la plaine, au pied du monastère bénédictin de Monte Cassino où les Allemands sont retranchés, Américains, Néo-Zélandais, Canadiens et Polonais sont bloqués. Les Français, eux, prennent position sur les hauteurs.

En décembre 1943, Juin engage les hostilités " *La rupture du front montagnard ne pourra être assurée qu'en évitant les attaques frontales qui conduiraient à des opérations désastreuses, comme celle de juillet 1915 dans les Vosges* ", écrit-il dans ses carnets. Les premières escarmouches confirment ses craintes : les nazis infligent de terribles pertes à une unité d'Italiens antifascistes.

Sous son commandement se retrouvent une division française, quatre divisions marocaines d'infanterie de montagne, trois d'infanterie algérienne et des régiments tunisiens. Les combats dans la boue, la neige et le froid sont sanglants. Mais les Marocains font merveille : " *Ils aiment la nuit et la montagne. (...) Leur regard est habitué depuis plus de mille ans à ne pas se perdre dans l'obscurité. (...) Toute velléité de fuite est vite brisée par ces diables implacables qui progressent partout* ", écrit un officier français.

Le débarquement des Américains à Anzio le 22 janvier 1944 n'est pas exploité et Hitler dépêche sa 14^e armée, qui va clouer les Alliés au pied des monts Lentini. Sur le Garigliano, toutes les tentatives de percée se soldent par des échecs sanglants.

Une fois de plus, c'est au Général Juin que revient d'initiative "*Dans cette Péninsule tourmentée, l'ère des grandes poussées de chars est close. La solution se trouve dans les montagnes*", écrit-il. Il dispose maintenant de quatre divisions de montagne, soit 51.000 hommes. Les Marocains tiendront la vedette. Les goumiers préfèrent le mulet au half-track, inutilisable sur ce terrain. Au total 25.000 combattants - dont 8.500 goumiers - et 4.000 animaux sont engagés.

"*Les goumiers ouvraient la marche et inondaient le massif, suivis et soutenus par des bataillons de réguliers, plus puissants, qui allaient, par une série de débordements vers l'ouest, en pleine montagne, faire tomber les unes après les autres, à une vitesse record, toutes les positions de repli ennemies trop tardivement occupées ou insuffisamment garnies*", raconte Louis Berteil, qui commandait l'un des bataillons.

L'affrontement est "*très rude*". L'offensive se développe sur deux axes : en direction du mont Cairo, qui domine l'abbaye de Cassino contre laquelle les Polonais partent à l'assaut le 11 mai. Et vers le nord-ouest, par-delà la rivière Liri 85 km franchis d'une traite. Quand les premiers goums arrivent le 2 juin à Segni, Rome n'est plus qu'à 60 kilomètres. La "ligne Gustav" est enfoncée..

R.H.

LA BATAILLE DU GARIGLIANO (11 mai 1944 - 15 juillet 1944) par René Sergent

Lorsque en 1930 je faisais l'apprentissage de la guerre immobile à Saint-Cyr l'Ecole en creusant des tranchées sur le plateau de Satory, j'aurais été fort étonné si l'on m'avait dit que les batailles que je connaîtrai quinze années plus tard s'apparentaient plus à celles de l'Épopée Napoléonienne qu'à celles de Verdun et de la Somme en 1916. Et cependant, les combats que nous eûmes à livrer en Italie à partir du 11 mai 1944 sous les ordres du Général Juin aux Forces Allemandes du Général Kesselring avec nos amis Américains et Anglais et qui, du Garigliano nous conduisirent à Rome, vingt jours plus tard et le 15 juillet devant Florence, une progression en montagne de 400 km en soixante jours de combat, étaient bien placés sous le signe du mouvement, de la vitesse et de la surprise, règles de base de la manœuvre napoléonienne.

En débarquant en Sicile, en juillet 1943 avec les Américains, un an avant le débarquement de Normandie, les Tabors marocains pouvaient commencer à rêver à une aventure qui, à travers la péninsule italienne, les conduirait peut-être un jour en France et au centre de l'Europe où ils pourraient donner la main aux Russes qui réclamaient l'aide des Forces Alliés.

Un an plus tard, ce rêve était devenu une réalité. Nous avions la plaine du Pô devant nous, favorable aux manœuvres de chars, puis le Brenner, la Vénétie et Vienne à notre portée. Les troupes de Kesselring battues, décimées, désorganisées et ne pouvant espérer aucun secours de Hitler embourbé en Russie, étaient en effet incapables de nous opposer une résistance sérieuse. De l'avis unanime des trois commandants d'Armées, Juin, Alexander et Clark, nous pouvions

être à Vienne dans les deux mois, et à Berlin ensuite. Frappée au cœur par l'action conjuguée des Russes et des Alliés, la résistance allemande s'effondrait. On faisait l'économie de plusieurs mois de guerre, et des pertes humaines et des destructions qui les accompagnaient.

C'est à ce moment-là, le plus difficile ayant été fait, que le haut commandement allié décida de briser notre élan pour complaire à Joseph Staline qui nourrissait des projets secrets sur l'Europe Centrale et qui ne voulait pas être dérangé de ce côté. C'est à l'Ouest que les Alliés devaient lui fournir le nouveau front qu'il demandait.

C'est la raison pour laquelle nous dûmes réembarquer pour débarquer vers la mi août 1944 sur les côtes de Povenne dans la baie de St-Tropez. Et si nous sommes quand même parvenus à Vienne, ce ne fût que 9 mois plus tard, après avoir pris Toulon et Marseille, remonté la vallée du Rhône, nous être battus dans les Vosges pendant l'hiver 44-45, traversé le Rhin et la Forêt Noire, en affrontant des troupes fraîches venues de Norvège et d'ailleurs et qui nous occasionnèrent des pertes très importantes ! L'Histoire jugera.

Les souvenirs que nous avons conservés de nos combats en Italie sont d'une très grande richesse : Certains se souviennent peut-être encore que pour les Français, en ce mois de mai 1944, il s'agissait de rompre le front allemand de Cassino qui résistait depuis près de six mois aux assauts conjugués des Anglais, des Américains et des Polonais appuyés cependant par une masse d'avions, de chars et de canons jamais réunis dans aucune guerre sur un objectif de cette dimension et au prix de pertes effroyables... percer le front donc, pour ensuite, à travers la montagne, prendre à revers les Allemands qui se battaient dans la Vallée du Liri et sur le littoral, et les contraindre à la retraite. Dans cette affaire la part du lion était réservée aux Français et les Marocains devaient être le fer de lance de l'opération. Kesselring qui craignait que l'attaque ne vienne de notre côté s'inquiétait chaque jour de notre position et pour lui donner le change on nous avait affublé du casque anglais !

Je passe sur le sentiment d'incrédulité qui nous saisit lorsque " le Patron " nous désignant avant l'heure H, la formidable muraille du Petrella et du Famera barrant l'horizon, et qui, surgissant des flots de la Mer Tyrrhénienne s'élevait jusqu'à 1500 mètres, nous dit " C'est par là que vous passerez ! ".

Nous savions en effet que cette barrière avait été jugée infranchissable tant par les Allemands que par les Alliés eux-mêmes !

Je n'évoquerai pas non plus la boue, la poussière, les ruines la désolation et la mort... Toutes les guerres, même les plus honorables sont laides !

Je ne veux parler ici que de nos bonheurs.

En utilisant au maximum les aptitudes à l'escalade de nos montagnards berbères, en empruntant des sentiers de chèvres, sur lesquels nos mulets eux-mêmes se sentaient mal à l'aise... en débordant et en tournant les résistances ennemies, nous étions souvent sur ses arrières, une situation génératrice de bien des surprises !

Pour l'adversaire d'abord. Surprise de ces unités allemandes qui, croyant avoir à faire à des amis venaient se jeter dans la nasse que nous leur tendions. Surprise aussi pour ces États-Majors surpris au gîte et faits prisonniers au grand complet. Surprise encore pour ces colonnes allemandes qui escaladaient en soufflant les falaises abruptes de Moloro pour venir nous barrer la route, alors que, tapis sur les crêtes, nous les regardions monter vers nous d'un oeil goguenard et le doigt sur la détente. Parvenus dans les Abruzzes à hauteur de Frossinone que nous apercevions dans la vallée à 1000 mètres plus bas et où nous savions que

Kesselring avait établi un de ses P.C., nous fûmes tentés, malgré notre fatigue d'aller lui rendre visite, et de réaliser un coup de filet peu banal. Mais, ce n'était pas prévu dans les plans du Haut Commandement des Anglais qui piétinaient toujours à l'entrée de la vallée, à près de 80 km en arrière, avaient décidé ce jour-là de noyer la région sous un tapis de bombes. C'est Foch qui a dit un jour qu'il admirait beaucoup moins Napoléon depuis qu'il savait ce qu'est une guerre de coalition.

Mais, des surprises, il y en eût pour nous aussi ! Après avoir quitté nos bases de départ où les Américains soucieux de nous apporter l'appui de leurs batteries d'obusiers, les redoutables " chemical ", nous tiraient souvent dessus, nous étions devenus la cible privilégiée des aviateurs alliés qui, apercevant nos silhouettes suspectes dans la montagne, très en avant de leurs propres positions, nous aspergèrent en maintes occasions de longues rafales de balles traceuses.

Pour tenter de ralentir notre progression, les Allemands avaient truffé le paysage, le matériel, les habitations et même les cadavres, de mines qui explosaient au moment où nous nous y attendions le moins. C'est ainsi qu'à Carpinetto di Roma, l'un de nos Tabors fut entièrement décapité, son chef, le Lieutenant-Colonel d'Ales et son État-Major ayant disparu dans l'explosion de la Villa Pecci qui avait été précédemment occupée par un P.C. de Division Allemande.

Mais notre surprise la plus grande, ce fût la foule italienne qui nous la donna lorsque, défilant à Rome sous les murs du Colisée, elle fit à ses libérateurs un accueil délirant que nous n'avons pas oublié !

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui, le prestige dont jouissaient les Français auprès de leurs Alliés après la victoire du Garigliano ! Cette victoire avait rendu ses lettres de noblesse à l'Armée Française et donné le droit à la France de s'asseoir à la table des négociations de Paix avec les autres Grands.

Peu de temps avant sa mort, dans une interview accordée à Jean Pouget, le Général Koenig dira :

" Kouffra et Bir Hakeim ne furent que des faits d'armes. La première véritable force française qui compta dans les rangs alliés fût le Corps expéditionnaire en Italie. On les oublie trop souvent ceux-là !

Juin était le plus malin de nous tous. C'était un grand stratège... On peut dire sans vantardise que les Français ouvrirent aux Alliés les portes de Rome... Ce jour-là les cloches de Londres sonnèrent pour célébrer la victoire des Français. Nous avons reçu des coups de téléphone, des félicitations, et nous étions très émus ".

Les acteurs de cette épopée furent pour l'essentiel des Marocains, des Algériens et des Tunisiens conduits par des Français qui avaient su attendre et préparer le moment où ils renoueraient avec la victoire, d'abord en Tunisie et en Corse, puis en Italie, en France et en Allemagne au sein de la 1ère Armée Française.

Souhaitons que les historiens fassent un jour toute la lumière sur ces combattants singuliers dont le seul souci était de libérer leurs compatriotes du joug allemand et qui, parce qu'il ont marché de victoire en victoire (la Tunisie d'abord, l'Italie, la France et l'Allemagne ensuite) ne sont pas encore, cinquante ans après sortis de l'ombre qu'ils faisaient à ceux dont l'apport avait été beaucoup plus modeste. Une ombre dont ces derniers ne tardèrent pas à surgir pour se couvrir de la gloire des vainqueurs.

Il faut dire aussi que les places à prendre n'étaient pas illimitées et qu'elles justifiaient donc une sévère sélection.

L'OFFENSIVE DE PRINTEMPS DU GARIGLIANO A ROME PAR LES CRÊTES

Les combats sur l'ORTICELLO
au-dessus de la vallée du LIRI (26 mai 1994)
René Pellabeuf

(Suite du numéro 132 de mars 1994)

A peine ai-je rejoint le Capitaine que celui-ci est appelé par le Commandant : *" Ordre de se porter à gauche du 78^e qui ne progresse pas depuis le matin. Ce Goum est cloué aux pentes descendantes de l'Orticello par 2 ou 3 résistances autour de la bicoque de la courbe 600. Nous devons manoeuvrer ces points "*. Le mouvement s'amorce aussitôt que Lepère et Nardou, alertés, nous ont rejoints (vers 11 h 00). Ils finissent de garnir leurs chargeurs en marchant. Les brêles ne suivent pas ; terrain de cochon : cette face Sud-Ouest de l'Orticello débute par une muraille abrupte de 5 à 6 m. et continue par un taillis dense. Arrivés à l'arête Est-Ouest qui descend du sommet, nous observons la " courbe 600 " où ça tiraille intensément. Une patrouille est envoyée vers les bas-fonds, à gauche, sur une baraque où l'on voit que ça bouge. Ce sont des pékins : de longs hurlements ne tardent pas à sortir de là-dedans. Nous n'avions guère de considération pour les Italiens (à cause de leur agression de dernière heure en 1940), mais je demande au capitaine l'autorisation de rappeler la patrouille : il faut faire cesser ces choses-là.

Le Capitaine a dû rendre compte, après liaison auprès du Cne Jenny (78^e), qu'il lui était impossible de progresser de ce côté (un simple coup d'œil d'en haut le prouvait : je suis surpris de cet ordre hâtif qui a causé du retard) car on reçoit alors la même mission, mais par la droite du 78e. Je pousse un soupir de soulagement. Le Capitaine ajoute : *" Il faut passer entre le 78^e et la "pointe" . - Mais on va être vus ! - Oui, mais c'est le plus rapide. Dispersion. Utilisez les couverts "*.

C'est un passage dangereux. Très dilué, le goum s'écoule. A mi-chemin entre la " pointe " et le puits, le Capitaine choisit son observatoire dans les buissons. Après examen du terrain, voici l'ordre : *" 2^e Section : Nardou, droit sur le puits. Arrêtez-vous à 200 ou 300 m. du puits, sur la dernière bosse boisée avant le champ labouré. Les Germains sont au-delà du champ. La mitrailleuse qui gêne le plus le 78^e est juste à gauche de la maison. - 3^e Section : Forget, dévaliez par ce ravin (droit au Nord), abordez prudemment la crête qui vous sépare du champ. Longez le bord droit du labouré pour utiliser les couverts et tournez la résistance. Les FM de Nardou vous protégeront, de même que les mitrailleuses d'ici - Nardou, dès que vous voyez les gens de Forget, s'ils n'ont pas eu d'incident, lancez 2 ou 3 voltigeurs tout droit à découvert. S'il n'y a rien, passez rapidement de l'autre côté de la clairière pour occuper le terrain "*.

Je jubile : la manoeuvre est, à mon sens, montée au poil ! Nardou est déjà parti, Forget a disparu. Le G.M. - je ne sais à quel moment nous avons reçu une mitrailleuse neuve ; peut-être pendant la descente - est installé au-dessous de nous. Nous voyons réapparaître la 2^e Section (de dos) ; elle est en place, en liaison d'ailleurs avec le 78^e Goum à sa gauche.

" Ran. Rrran - lijj. Ran ! " Quelques obus tombent devant nous. Puis, de suite, dans un fracas indescriptible, sans interruption, ça s'écrase en masse. Quelques autres tombent autour de nous encore une fois. Les vaches ! On s'est fait trop voir !

On ose à peine lever la tête. Je cherche un endroit du sol un peu moins plat que celui où je me trouve. Dieu ! Que c'est difficile ! Le musée au sol, je renifle une touffe de thym. Lors d'une accalmie, le Capitaine me crie : *" Ce sont nos mortiers qui cognent sur la courbe 600 ! - Mon vieux ! Ils pourraient faire un peu attention ! "* me dis-je. En effet, l'objectif est à 500 ou 600 m. de nous, et des obus sont tombés derrière nous ! Leur excuse : rapidité de préparation, masse d'obus déversés (12 à 16 pièces de mortiers de 81 mm tirant à la fois, m'a dit à l'hôpital le Capitaine de tirailleurs Sérafino qui commandait le tir). Chose surprenante : il n'y a pas un blessé chez nous.

Forget a dû arriver au champ. Oui, on voit le voltigeur de gauche qui longe la lisière. 3 éclaireurs sortent de chez Nardou en terrain découvert. Mes jumelles sont braquées sur la baraque. Rien, calme plat. La Section Nardou s'élançait rapidement dès que les voltigeurs atteignent la maison. Ouf ! C'est fini, sans douleur !.

Le Capitaine me confie les 2 sections : *" Installez-les sur le terrain. Réservez une place pour la 1e. Point d'Appui fermé. Je vous rejoins avec le reste dès que j'en ai l'ordre "*. Je prends 3 coureurs et une équipe "rockett" et je pars. Je rencontre Forget à la maisonnette ; il a installé sa section face au Nord. Il ne reste plus qu'à fixer la limite entre lui et Nardou qui prend la crête à l'Ouest et face au Sud. Le Poste de Commandement est à la bicoque. La 1° sera autour du puits. - Forget me rend compte : il a trouvé un Germain blessé sur le terrain. Je demande un brancard au Capitaine. Forget a trouvé une mitrailleuse allemande et des caisses de bandes de cartouches. Très utile ! Il fouille le terrain très abrupt et très touffu face au Nord devant sa position. Il a déjà compté 7 cadavres germains ; j'en vois quelques-uns, tous fauchés par le tir de mortiers quand ils s'enfuyaient : 3 ont le pied arraché, l'obus de mortier étant tombé à 2 ou 3 m. d'eux, alors qu'ils étaient debout. Ailleurs, de longues traînées de sang avec, parfois, au bout, le cadavre. La fuite a été éperdue et coûteuse sous l'écrasement compact des obus de 81mm !

Je remonte vers la bicoque et y arrive en même temps qu'un coureur avec un message du Capitaine : *" Abandonnez la position. Un tir de notre artillerie est prévu pour 17 heures. Vous avez juste le temps de vous replier. On ne peut décommander. C'est idiot, mais je n'y peux rien ! "*.

Ma montre : moins 20. J'appelle Forget et Nardou : *" Repli immédiat jusqu'au ravin d'où venait Forget. Vous avez le temps, mais faites vite quand-même. On ne sait jamais. Sans idée tactique ! "* On laisse le Germain dans la baraque. Suivi de mes 5 zèbres, je regagne le plus dignement possible la face du ravin exposée à l'ennemi ; au moins, ainsi, nous n'aurons pas de coups au but de notre artillerie. Forget, à porté de voix, rend compte que tout le monde est là : il me demande si ça suffit. *" Oh oui ! Ne bougeons plus ! "* Moins 10. " liijj... " Un long sifflement, puis plusieurs autres. Les voilà ! Les crétiens ! Ils n'ont pas la même heure que nous ! Nous l'échappons belle ! Fracas habituel qui semble ne pas vouloir finir. Je reste calme mais suis inquiet pour les sections qu'on m'a confiées. Nardou n'avait pas eu le temps de me rendre compte de son repli. Je me serre dans la même encoignure de rocher que mes zèbres.

Ca commence à se calmer. Forget me cria : *" Un blessé chez moi "*. Je fais un bond jusqu'à lui. On palabre. Encore quelques obus. Ce n'est rien : un minuscule éclat dans le bras. Le Goumier s'évacue tout seul. Quand tout s'est bien tassé, j'envoie un CR au Capitaine, ajoutant : *" Est-ce qu'on réoccupe, maintenant que ces abrutis se sont donnés du bon temps ? "* Réponse au bout d'un moment : *" Ne bougez pas jusqu'à ce que j'arrive. Maintenant, installation défensive là où vous êtes, face à la baraque "*.

Je donne cet ordre : *" Nardou sur la crête qui domine le puits, face à la maison : surveillance du ravin derrière vous. Forget, sur l'autre crête du ravin. Surveillance : le ravin et notre dos. Moi au centre, près de Nardou "*

Forget vient au bout d'un moment : *" Installation terminée. Un groupe en pointe sur la crête descendante, un autre face à l'Est et le 3° dans le creux du ravin, renforcé par la mitrailleuse du Germain. - Très bien, merci "*. Forget repart. Je commence une lettre à mes parents : pensée idiote. Je ne sais ce que je voulais me prouver en rédigeant une lettre en de telles circonstances. Nardou a installé sa section ; tout le monde creuse..

" Fch, Fch, Fch, Raoum, Raoum ! " Une rafale de 4 obus germains tombe derrière. *" Les vaches ! Ils se réveillent ! "* Je me retourne. La crête de Forget est atteinte en plein. Quelques obus suivent ; aucune surprise, on les attendait. Tout le monde est plaqué à terre. - Des cris sont poussés derrière moi, je me retourne : des Goumiers refluent en trombe vers le fond de mon ravin. Zut ! Un accident ! Mais, c'est le Mogaddem-Aouel qui reflue aussi (c'est pourtant un type très solide). Serait-ce plus grave ? Je bondis. Je crois le Moqaddem pantelant : *" Chef mat ! Chef mat ! "* Je ne veux pas le croire, ils s'affolent si vite. *" Il n'est que blessé ? - La, la, mat ! "* Les autres confirment. Je laisse se tasser l'artillerie germane. *" Tu vas renvoyer les gens là-haut immédiatement. Tu laisses notre droite à découvert, voyons ! "* dis-je en arabe. J'envoie un écrit au Capitaine : *" Forget grièvement blessé : Les brancards ! "*

Nardou a appris. Il surgit avec le Sergent Mira, son adjoint : *" Qu'est-ce que c'est ? Est-ce vrai ? "* Nous courons ensemble jusqu'à la crête (chose idiote ; il suffirait d'un obus en retard pour nous détruire tous à la fois). Nous sommes à côté de Forget ; il est étendu, livide, semble reposer, un petit trou à la tempe. L'obus est tombé à 4 ou 5 m. Il n'a pas souffert. Il allait visiter son groupe de pointe. Il est tombé la face contre terre. Un Goumier, un peu en arrière, a été touché au ventre ; il souffre, livide lui aussi. C'est le 1° obus de la rafale qui les a atteints, sinon ils auraient eu le temps de s'aplatir. Nardou, avec émotion, s'écrie : *" Il vit, il est chaud, le pouls bat. - Hélas non, dis-je... à la tempe "*. Mira retient ses sanglots. Le Moqaddem-Aouel dit (en français) : *" Mon pitit, mon pitit ! "* Il adorait son Chef.

A ce moment-là, un brancard arrive (celui que j'avais commandé pour le Germain ?) Le plus urgent est le Goumier. En effet, le pouls de Forget ne bat plus. Le 2° brancard arrive, et emmène le corps de Forget.

" Ne restons pas là " dis-je. Nous regagnons le ravin. J'ai ramassé avec Mira toutes les affaires personnelles de Forget. Je les mets dans une musette avec inventaire et les confie au coureur. C'est alors que, avec la détente des nerfs, Mira pleure à chaudes larmes. Qu'il est difficile de réaliser qu'un de nous, un ami, n'est plus, d'un instant à l'autre ! Je tâche de le consoler.

" C'était écrit. C'aurait aussi bien pu être l'un de nous. C'était un chef épatant, calme lucide, raisonné. Tout le monde l'aimait ".

Je pense : le rôle du chef est ingrat ; il faut paraître dur, insensible, ne pas montrer sa douleur. Ça ferait du bien de pleurer. Rien ! Il faut au contraire consoler, ne rien montrer, penser à la suite des événements et des ordres à donner, trouver des raisons de calmer les autres, là où l'on a de la peine à se dominer. Mais ça ne fait rien, on se sent les jambes coupées.

La nuit approche. Un écrit m'arrive du Capitaine : *" Dès la nuit tombée, vous vous repliez sur moi. Je vous attends, nous nous regroupons vers le sommet "*.

La crête de la 3° Section s'orne brusquement de casques feuillus ! Mince ! Que voici de farouches guerriers ! Un cri, et toute une compagnie de tirailleurs dévale dans notre ravin. Ah ! Le beau passage de crête ! Mais où vont-ils ? Tiens ! Des Goumiers aussi ! Curieux ! Étrange ! Tout ça nous passe tout près, presque sur le ventre, nous traverse comme si nous n'existions pas. Je questionne des soldats,

rien ! J'arrête un Sous-Officier de Goum très pressé : " *Hein ?.. On va.. là-bas.. Je sais pas ! " Idiot !* Est-ce le moment de faire du mystère ? Je tente de crier : " *Eh !* la crête est fouillée ; jusqu'au bout, pas de pet ! Après, je n'sais pas ! " Peine perdue !.

A leur retour, je ne sais combien de temps après, ils passent, harassés, par petits groupes. Parmi les derniers, un brancard. " *Faites passer le Boche par ici !* ", crie quelqu'un. *Le Boche ? Mon Boche ! J'interpelle un sergent de tirailleurs, puis je me calme : " Où as-tu trouvé ce Boche ? - Là devant. - Il est à nous. Dis à ton Capitaine.. Et zut ! Tu as un brancard, emporte-le ! Mais je prends la moitié de sa plaque d'identité "*.

Nous recevons l'ordre de nous regrouper auprès du Capitaine. On va démarrer. Repli dans l'ordre : 3°, 2° ; Nardou en serre-file. La logique indiquerait de laisser un Goum en point-d'appui sur 600, mais on en a tous assez. On fait bien de nous faire remonter. Nous remontons donc lentement, en silence, colonne par un sans distance, dans le soir tombé. Quelques paroles en arabe : " *Il est retourné à Dieu* ". Nous ressentons tous une grande peine !

Le regroupement se fait d'une manière moins stupide que la nuit précédente. Le 79° a le dessous Ouest de la " pointe ". Lors de l'installation pour la nuit, je m'occupe tout particulièrement de la 3° Section. Je m'efforce de laisser le moins possible d'hommes éveillés. La 3° a besoin de repos.

Dans la nuit, les flancs de la courbe 600 sont en feu : c'est le résultat du tir de mortiers. Le paysage est illuminé bizarrement, et toutes les ombres, fixes ou mouvantes, prennent une allure fantastique, irréaliste.

- lorsque le Sergent-Chef Forget a été tué, il portait un casque plat, comme nous en avons tous, ce qui laisse les tempes découvertes. Cependant, il avait gardé son casque américain (très profond) et s'en coiffait parfois pour certaines opérations. Nous lui tolérions cette petite fantaisie. Or, s'il avait eu son casque américain ce jour-là, l'éclat d'obus - taille inférieure à l'ongle du petit doigt - n'aurait pas percé le casque. La destinée tient à peu de chose..
- J'ai appris - à l'hôpital encore - la raison du " Rush " tirailleurs-goumiers. C'est très compliqué. Pendant que les mortiers tiraient sur la " courbe 600 " et que nous l'occupions " sans coup férir ", l'artillerie préparait un tir, et un grand chef - au moins un colonel - s'apprêtait à faire nettoyer la courbe 600, qui résistait depuis le matin, avec une compagnie et un goum, devant pousser jusqu'au Col de Palombara, en dessous (les renseignements et les liaisons avaient l'air de bien marcher !). Cela semble avoir été la conséquence des discussions des tirailleurs-goums. Les vieilles rancunes - envies, jalousies ressortent : " Je ne pars pas si un goum ne vient pas avec moi ! " etc.. (Personnellement, je n'ai jamais perçu de telles tendances durant toute la campagne).
- De plus, notre commandant aurait refusé de désigner un goum de son Tabor (c'eût été nous). Motif ignoré (fatigue ? manque de munitions ?). Le goum Cazelles (XI° Tabor) est choisi. On s'explique la vague qui nous a déferlé dessus, après le tir d'artillerie. Le groupement s'est fait accrocher dans la descente vers le Col de Palombara. Le Lieutenant Cazelles a été tué (artère fémorale sectionnée : pas de garrot possible), et nous avons vu passer son brancard remontant, et j'en ai eu grand peine car je l'estimais beaucoup.
- Affaire du Germain. Nous avons laissé le blessé dans la cahute, lorsqu'on nous a dit de nous replier d'urgence. Lorsque le Germain a vu l'air farouche des tirailleurs qui fonçaient, il a eu un mouvement instinctif de recul. Un tirailleur a lâché son coup de fusil et notre Germain a été re-blessé. C'est ainsi que les tirailleurs ont fait un prisonnier. Une misère !

Le lendemain 28 mai, réveil calme. Les vivres ne sont pas arrivés la veille. On envoie vers l'arrière les affaires en excédent (équipement, armement des tués ou blessés) par la corvée qui va chercher les rations K et l'eau. Le Capitaine est convoqué sur le sommet. Hop ! C'est qu'on va repartir. Soyons prêts ! Un adjudant-chef, Arboux, venant du QG du Gal Guillaume est désigné pour prendre le commandement de la 3^e Section. Les consignes sont vite passées. " Vous avez tant de bonshommes, un Moqaddem-Aouel, le plein de munitions est fait, on va partir ! ".

Le Capitaine réapparaît, il est pâle. *" Figurez-vous que j'ai failli être tué ! "* Cela ne me surprend plus. Sil fallait s'en émouvoir chaque fois ! *" Un obus, celui qui vient d'éclater ici sur le sommet, est tombé à 3 m. de nous. Nous étions tous les commandants de grom accroupis autour du Commandant. J'en suis encore abruti. Le radio Long, le seul qui était à l'intérieur de sa murette de pierres, a été blessé "*.

Ordre nous est donné, dès la distribution de vivres terminée, de nous porter sur la courbe 600 et de l'occuper défensivement. Mission : observer. La liaison radio avec le Tabor tous les quarts d'heure. Nous sommes face à l'ennemi, sur la pente exposée aux coups ; nous avons donc hâte de filer. Notre situation ne sera guère meilleure là-bas, apparemment, sur une " lame-de-couteau " (raze-back) vue des deux côtés par l'ennemi. Mais il vaut mieux l'occuper le plus tôt possible, avant que les autres n'aient envie de nous refaire le coup de l'éperon de la veille.

Ordre de marche : 2^e Sn, Sn de Cdmt, 1^e Sn avec groupe de mitrailleuses, 3^e Sn. Les sections descendent rapidement, très dispersés, utilisant les couverts (zones de taillis assez hauts). Ouf ! Nous sommes passés, pensons-nous, le Capitaine et moi, en arrivant à hauteur du puits (la 2^e est alors à cheval sur le " raze-back " loin en avant). A ce moment, " liijjchch, Boum B. Boum ! " ça éclate derrière nous au milieu de la pente que nous venons de dévaler. La 3^e ! Pourvu que la 3^e ait eu le temps de passer ! On continue. L'installation s'effectue dans l'ordre où les sections arrivent : la 2^e en point d'appui fermé au bout de la courbe 600, face au col. La 1^e avec mitrailleuses et mortier de 60 en point d'appui au centre, englobant la section de commandement du grom, et la 3^e derrière, vers la baraque et le puits... Ah ! Voici Arboux qui risque un oeil sous son casque américain à couvre-casque germain bariolé, le tout orné de délicieuses branchages... ce qui le fait remarquer. Nous nous gardons de faire quelque réflexion, mais nous avons peut-être esquissé un sourire. Or il n'a pas l'air de trouver ça drôle !

" Qu'y a-t-il, Arboux ? - Mon Capitaine, dans la descente, j'ai eu un moqaddem tué (il avait été nommé juste avant l'opération) et un disparu ! - Qui est ce disparu ? - Un tel, tireur au FM (fusil-mitrailleur). - Peut-être est-il égaré ; il faut faire enterrer le moqaddem, et faire rechercher l'autre, il est peut-être blessé ". Peu après, Arboux rend compte : le tireur FM a été tué net, lui aussi. Le FM est récupéré, mais inutilisable, car l'obus est tombé pile, l'homme est déchiqueté.

On s'installe pour observer. Nos mouvements sur la crête doivent être réduits au minimum. A peine arrêtés, et leurs murettes de pierre construites (on ne peut creuser dans cette lame de rocher), les gromiers ont envie d'aller au puits - ils s'y sont pourtant abreuvés en passant ! - Heureusement que pas un n'a envie d'allumer du feu. On tolère un homme de corvée par section ; mais alors, ce sont les bidons qui, enlevés de leur étui, brillent au soleil. On n'en finira pas !

Le Capitaine se met juste sur la crête, dans un abri tout fait en murettes de pierre, avec le Sergent-Chef Aire, comptable de la compagnie, le radio et son appareil, et le Chef Lepère (section d'appui) qui se fourre là quand il n'a rien à faire. Je suis sur la face Nord, armé de mes jumelles, bougeant le moins possible.

C'est alors que nous nous rendons compte que notre tabor est en flèche de 10 à 12 km sur la crête, par rapport aux troupes chargées de progresser dans la vallée du Liri que nous dominons, sur notre droite.

Durant toute cette journée, le spectacle est prodigieusement intéressant. Le matin, nous assistons à une contre-attaque des Germain sur le col de Palombara. D'abord, nous voyons venir de notre gauche (de l'ouest) un petit char identifié comme français, grimpant gaillardement vers le col. Deux plus gros - genre Sherman - sont embossés 500 m. en arrière. Une section progresse par bonds vers ce col et s'installe sur une éminence, dans le col. Tout va bien. Nous ignorions que nos éléments blindés avaient progressé si avant à notre gauche dans la vallée. Mais le combat continue, loin à gauche - peu violent d'ailleurs, d'après le bruit. Un des chars en retrait s'obstine pendant une heure à tirer sur le même point à un kilomètre en avant de lui. Quelques longues rafales de mitrailleuses, aux lisières d'un bois, déchirent l'air de leurs longues trajectoires traçantes, et c'est à nouveau le silence.

C'est alors que se déclenche le phénomène, du côté germain. Du bas de la pointe de notre mont, des gens sortent de maisons éparses le long de la route qui descend du col vers l'Est. Ils avaient été amenés en camions et débarqués tout près, dira plus tard Nardou qui, de son point d'appui avancé, a des vues plongeantes à droite. ils vont de droite à gauche. De l'ouest en sortent d'autres, qu'on n'avait pas remarqués. Ils montent en formation d'attaque vers le col, déployés en ligne sur deux rangs successifs. Malgré l'impression de masse produite (superficie occupée), il doit n'y avoir que l'effectif d'une compagnie. Ah ! On constate que le char léger a disparu. Mais les Sherman sont toujours là. La section qui tenait le col se replie par échelon sur une bosse de terrain en arrière sous le couvert des rafales de leurs FM. Si ça continue à ce train, ça va être vite réglé. Zut ! deux gros chars germain sont vus, progressant lentement vers le col. Les Sherman, sans doute avertis, se replient. Les Germain ont le col - sans douleur - Nos Goumiers sont un peu inquiets. Tout ceci a été tellement clair, et si vite expédié !

" Rien ne va les empêcher de se lancer dans la plaine à gauche.. - Ne vous en faites pas, leur dis-je en leur langue imagée, ils n'oseront jamais. Leur but est au contraire de bloquer le col à tout prix pour empêcher que nos blindés foncent sur leurs arrières. Voyez comme nous sommes avancés chez eux. Nous menaçons leur flanc droit ; et Frosinone, loin derrière nous, tient toujours. Il leur faut tenir le col pendant que toutes leurs forces dans cette vaste plaine du Liri se replient en ordre ".

Notre artillerie, notre mince artillerie de montagne (du 75 !) s'amuse pendant ce temps à prendre des objectifs - et il n'en manquait pas - dans la plaine de droite. Mais elle avait peu d'obus à lancer. Loin au nord, à un coude de la route, dans un verger, des blindés mal camouflés sont repérés. 2 ou 3 salves de 4 obus sont lâchées ; le tir est corrigé chaque fois, mais au moment où elles seraient efficaces, .. plus rien. Un camion traînant un canon se déplace ; les branches qui le couvrent permettent difficilement d'identifier l'objet. Une moto avec deux hommes fonce sur la route. Une bordée de 4 qui ne lui était pas destinée s'écrase près d'elle ; elle accélère encore, les deux hommes se plaquant instinctivement sur l'engin - Qu'est-ce qu'on se régale !

Un canon anti-chars germain - du 50 au moins, tiré derrière une camionnette - s'installe près d'une ferme à nos pieds, à droite, face au col. Nous le signalons,

mais il a été vu de là-haut car 4 obus l'encadrent ; les servants se dispersent précipitamment dans les fossés. Une 2^e bordée part ; la maison en a pris ! L'auto démarre et fuit. Des blessés sont accompagnés vers l'arrière. Plus personne ne bouge.

Toute la matinée, le Germain nous importune. On ne sait d'où ça vient, mais ce doit être des obus de chars ou d'auto-canon, car la trajectoire est tendue. On nous tire de plus de 2 km., car l'obus siffle au lieu de claquer. Chaque fois, instinctivement, nous nous baïssons, puis nous retournons : le sommet explose, 200 m. au-dessus de nous. C'est l'observatoire du tabor. Ce ne doit pas être tout rose là-haut. Quant à nous, rien, nous sommes ignorés, malgré notre situation précaire.

Tout ça nous a mis en appétit. Je rejoins le Capitaine dans son abri. Mais, c'est immense ! Et il y a un peuple fou ! *"Que diriez-vous, mon Capitaine, d'un délicieux "prêt-bail " bien chaud ? - Vous n'y pensez pas ! Ne faites pas l'idiot ! - Mais, mais non, c'est du sérieux, et vous allez m'en dire des nouvelles "*.

Je tire de ma sacochette d'Etat-Major made in USA, des plaques de "méta " qu'un prisonnier, le veille, m'a gentiment offertes ; 3 cailloux, mon quart américain qui fait largement le 1/2 litre, l'eau infecte qu'on m'a rapportée du puits et, quelques minutes après, chacun s'extasie et se délecte avec le chocolat fumant bu dans le quart qui circule à la ronde.

Assez festoyé ! Je vais reprendre l'observation. D'ailleurs, on est trop à l'étroit là-dedans. Vivement l'air libre ! Je regagne les 3 "parpaings " que mon ordonnance a pompeusement baptisé "abri ". Cela n'abrute rien, j'y suis très mal et exposé aux vues de tous les Germains de la zone Nord. Mais l'honneur est sauf - Et il faut savoir maintenir les traditions !

Dans notre coin, tout est calme. Mais c'est vers la droite et en arrière que ça commence à donner. L'attaque a dû être déclenchée il y a quelque temps. Les obus amis allongeant leurs trajectoires, tombent maintenant presque à notre hauteur. Ce sont des "gros, épais " - dirait notre toubib - qui ne ménagent rien. Des maisons, des meules flambent ; au loin, des ponts sautent, des villages, des villes (Frosinone, entre autres) fument comme des cratères sous les pilonnages. C'est un spectacle inoubliable. On se sent pris, en bloc, d'une vaste fierté, d'abord d'être du parti plus fort - du vincore, dirait notre frère latin - ensuite d'assister à la bataille en témoin, d'en haut, presque comme dans un fauteuil (ah ! cette ordonnance !). On se sent pris d'un profond mépris - malgré soi - pour toute la piétaille qui rame dans la plaine. Et pourtant, ce sont eux qui ont le plus dur du travail, si nous, nous avons les plus grandes souffrances et fatigues physiques, en montagne. Mais c'est irraisonné, c'est la Montagne, l'altitude qui veut ça. Vraiment, on en aime ces sommets revêches, durs et arides. C'est le même sentiment qui anime, à son insu peut-être, le personnel volant de l'Aviation, vis-à-vis de l'Armée de terre.

On entend maintenant des crépitements mêlés aux coups sourds des obus. Les Germains ont l'air d'avoir été secoués : de la droite à nos pieds à 400 m. plus bas, dans la plaine, surgissent harassés, exténués, dispersés, des petits groupes de 2 ou 3 combattants. Aux jumelles, on distingue leurs sacs gonflés - trop gonflés - et chez certains, on remarque la mitrailleuse tenue à bout de bras, horizontale. Tout ce monde, 25 à 30 hommes, se replie lentement, sans idée de manoeuvre, vers des lieux plus tranquilles !

C'est alors qu'un cri monte jusqu'à nous, furieux, rauque, heurté. Tiens ! Les petits hommes s'arrêtent, se tournent tous vers leur droite d'où vient le cri. Puis, ô miracle ! Ils font demi-tour, tout penauds. Un gentleman en tenue plus claire (en short) surgit d'un petit ravin où il se tenait jusque là. C'est vraisemblablement un

officier. Peu après, je le revois alors qu'il a regroupé son monde sur un tertre, autour d'une ferme. Les gens étudient le terrain, se couchent, s'installent, changent de place pour aller 200 m. en avant (vers l'Est), hésitent, reviennent ; bref, c'est une vraie étude défensive du terrain, dans les règles, pour s'installer en point d'appui fermé. Il ne faut pas laisser passer cela, c'est trop de toupet, juste à nos pieds ! Nos mitrailleuses seraient inefficaces, notre mortier nous ferait repérer. Je rends compte à l'échelon supérieur qui transmet plus haut, par radio. Mais notre petite artillerie de montagne est sur les dents. Des objectifs ? Peuchère ! ce n'est pas ça qui manque !.. Et la brillante initiative de cet officier germain n'a pu être sanctionnée.

On s'aperçoit alors que des obus sifflent. Le fait n'est pas nouveau. Qu'ils sifflent très près de nos têtes non plus n'est pas nouveau. Mais ce qui donne à réfléchir, juste, mais tout juste après qu'on eût instinctivement baissé la tête (bon sang ! ne lâche pas la bouteille !), c'est qu'ils vont de l'arrière vers l'avant ; il semble qu'ils frôlent l'éperon où se trouve Nardou avant de s'abattre dans le col de Palombara... Rraant ! La 3^e rafale a laissé 2 obus en plein sur la section Nardou. Bon Dieu ! Pourvu qu'il n'y ait pas de mal ! "AIRE ! AIRE Signalez au Commandant ! Qu'il fasse cesser ça !" Mais le Commandant voit aussi bien que nous. Il s'agite au mieux pour faire allonger le tir. Un " reqqas " (agent de transmission) de Nardou : " La bèss ! " (Pas de mal) Ouf ! " Iijj " - " On dirait qu'on peut le toucher ", dit le Capitaine, " Iijj ". Encore !.

" Ah ! Regardez ! Regardez ! " Nous écrivons-nous ensemble, le Capitaine et moi. " L'obus ! Oui, Oui, je l'ai vu, alors qu'il filait vers les fonds ! " (au moment où la trajectoire est vue d'enfilade). Lepère et Hergaz se taisent, nous fixent et échangent un regard appuyé. " Ils sont complètement ronds " dit ce regard. " Ah ! ça ne va pas se passer comme ça ! dis-je Mon Capitaine, voulez-vous me passer la bouteille, tout ça m'a mis en émoi ! " ce que s'empresse de faire le Capitaine, après avoir prélevé sa lampée. La bouteille fait encore un tour. " Mais oui ! Vous ne voulez pas me croire, mais je n'ai jamais été aussi lucide que maintenant. Heureusement que le Capitaine l'a vu comme moi. Ce cognac aux oeufs est délicieux ! " " RRAaah !-Ouaou-nous ! " Puis des branches, des pierres nous recouvrent. Nous formons un groupe pittoresque, à plat ventre, " Ouin ouin ouin, vvvf vf vvvflaah ! " miaule un gros éclat attardé. Pas de mal pour nous ; mais cet obus n'est pas seul. Son compagnon a dû encore tomber sur la 2^e Section, AIRE brame à la radio. J'imagine le Commandant en faisant autant là-haut.

Les nouvelles de la 2^e sont mauvaises, mais on ne veut rien croire à l'avance des tuyaux Maroc (Akhhbar Maroc). Le moqaddem-Haouel ! Lhossain, muté il y a 3 ou 4 jours Groupe de Mitrailleuses à la 2^e Section à la suite de son avancement, serait tué et le sergent Mira blessé. Sacrée artillerie ! On lui demande un tir sur des Germain, elle répond " Pas le temps " et pour nous en balancer, elle trouve le temps ! Mira arrive. Il a la bras en écharpe ; il confirme de décès de Lhossain " Mais pour moi, ce n'est rien, à peine un petit éclat minuscule dans l'avant-bras, rien du tout, je vous dis - Enfin, tant mieux. Bois toujours ça pour te remettre " dit Lepère en lui tendant les 3 doigts de " cognac aux oeufs " qui restent au fond de la bouteille. Mira boit sans sourcilier. Après avoir fini, " Mais ce n'est pas mauvais du tout, ton truc ! ".

Debout près de l'abri du Capitaine, il raconte ce qui s'est passé. Il était assis sur sa murette et le moqaddem-aouel était près de lui, prenant des ordres de détail. L'obus tombe à 3 m. Lhossain fait un bond et retombe inanimé. " Je n'ai pas eu le temps de penser, je ne réalise encore pas - Bon, mon vieux, fait le Capitaine, ne vous attardez pas là, allez vois le docteur là-haut, il peut faire quelque chose pour vous ".

Le corps du moqaddem passe près de nous. Il va être enterré vers le champ noir. Il aurait mieux valu que la compagnie ne le voit pas. C'est terrible ce qu'on s'endurcit, on arrive à ne plus penser à rien. Et pourtant, je sursaute : " Ghadi n'moutou koul chi ! ", (Nous allons tous y passer) vient de dire quelqu'un, et je sens qu'il exprime la pensée de tous. Quelles épreuves depuis 3 jours : combat, obus, combat, re-obus français hier, obus français aujourd'hui. La lassitude commence à nous gagner et il ne faut rien dire, se tendre, se contenir pour ne pas influencer le moral des autres, surtout lorsqu'on est le nesrani (le chrétien), le chef. Il faut même paraître serein. Quelle rude école !

La soirée finit calmement, après que le tir " ami " ait cessé. Seuls les obus habituels s'écrasent derrière nous, sur les pentes et le sommet. Un ordre radio arrive à AIRE : " Vous êtes relevés par les tirailleurs. Regroupement en (suivent les coordonnées) ". Veine ! Mais qu'ils se dépêchent donc ! Où sont-ils ? Une demie heure, une heure passe. Rien. Pourtant.. On s'enquiert. La confirmation vient : " Dès que vous êtes relevés, repliez-vous vers l'endroit d'où vous êtes venus 2 jours avant ". Tout ceci est évidemment la traduction " en clair ", car on se parle en arabe dit marocain, tourné en périphrases entortillées et émaillées de mots semi-français, le tout pour tromper l'ennemi à l'écoute. Mais hélas !, on s'y trompe parfois soi-même !

Arboux paraît, " Mon Capitaine, une compagnie de tirailleurs s'installe près de moi, derrière le puits. Le Capitaine dit qu'il n'ira pas plus avant.. - Mais alors, ce sont les gens qui doivent nous relever ! S'ils veulent rester là-bas, ça les regarde, mais moi, je me considère comme relevé ". Ordre de repli, oral à Lepère et Arboux, par écrit à Nardou. Ordre de marche : groupe de commandement en tête, 10 pas entre les hommes. En route ! Nous longeons la pente nord qui est boisée et où nos mouvements seront moins vus que sur la crête. On avance lentement. Plats-ventre nombreux. Stop ! Devant, le Capitaine Guérin doit parler au chef des tirailleurs. Ceux-ci, autour de nous, creusent fébrilement leur trou. Ils sont en gros sur la zone que j'occupais la veille avec les 2 sections. Je m'approche. Ce doit être le Capitaine des tirailleurs. Il dit : " Déjà un mort et 6 blessés, et il n'y a pas une heure que nous sommes là ! " On repart. Je dis au Capitaine, ou peut-être le pense-je tout haut, " Ce coin-ci est malsain. Je l'ai bien senti hier. Cela paraît invariable, mais plus avant sur notre crête, nous étions moins vulnérables...? peut-être à cause des obus à trajectoire tendue.. ? "

Enfin, cette fois-ci, nous avons eu de la chance, tout le goum est passé sans casse. Nous arrivons au col par la face nord, à côté de l'éperon Lepère. Nous marchons plus allègrement. Vraiment, on se sent léger. Quelle sensation, en sortant de la fournaise ! 2 km plus arrière, nous retrouvons les trains muletiers. " Maâ ssalam, - avec la paix - salut à vous ! " Que ces brèles ont l'air sympathiques ! Les mitrailleuses et le mortier sont amarrés sur leur bâts. La colonne repart ; nous reprenons notre place en queue du tabor, puisque nous avons fait demi-tour.

Dans la descente sur San Gugliano Di Roma, nous croisons Mira qui remonte. Exclamations..., qu'est-ce qui se passe ? " Figurez-vous, mon Capitaine, que le bataillon médical voulait m'évacuer sur l'hôpital. Mais je leur ai dit " Ce n'est rien du tout, je suis sûr que vous pouvez m'enlever ça avec des pinces ". Je ne me suis pas laissé faire, et me voici ! "

Formidable ! J'ai toujours considéré Mira comme un type bien, mais à ce point : Épatant ! " Mon vieux Mira n'en reviens pas ! - Ah, dites, mon Lieutenant, je les ai vus, les canonniers, tous des types d'Oran et de Bel Abbès. Ils étaient fiers de leurs pièces. Quand ils ont su que je venais de là-haut, ils ont dit : " Tu étais à la

" pounta " ? La visto ? A visto, ce qu'on leur a mis ? - Visto, visto ! Tenez, regardez ce beau boulot qu'elles ont fait, vos pièces, et je leur montre mon bras en leur expliquant ce qui est arrivé. " Pourtant... " Si vous aviez vu leur air contrit ! ".

Le sergent Mira m'explique aussi comment il a été pansé par son chef de section là-haut : "Excusez-moi si je vous fais mal, hein ? disait Nardou - Mais non, mais non, allez-y, cela n'a aucune importance - Dites, n'est-ce pas, si je serre trop fort ; je ne voudrais pas... - Voyons, je vous en prie.. C'était touchant. N'eût été le lieu et ce qui venait de se passer, il y avait de quoi bien rire ! ".

Le Capitaine fait donner un cheval à Mira. La descente continue : de temps en temps, une forte odeur de cadavre nous saisit. On croyait avoir laissé tout ça là-haut où l'on n'y prêtait plus attention. Un Germain même, à un tournant du sentier, reste des combats de l'avant-veille, n'a pas encore été enlevé.

On arrive au village où de nombreux pékins nous accueillent en silence : les libérateurs sont déjà passés. Nous sommes des empoisonneurs. Les gens semblent stupéfaits de voir descendre tant de monde de là où il n'est rien monté ! Et combien l'on doit avoir l'air farouche ! La colonne stoppe quelques instants. L'estomac ne perd pas ses droits. Les goudiers, malgré leur fatigue, sortent de la colonne et cherchent de la nourriture. De partout, ils reviennent avec chèvres et moutons. L'un surgit avec une vache. C'est trop fort, doit penser le M.P. (Military Police) du coin, qui le menace de son pistolet. Ça va se gêner. Le Capitaine intervient et fait lâcher la vache. On en regretterait d'être revenu dans des pays civilisés où l'on ne peut plus vivre libre et tranquille !

Je ne sens plus mes pieds que mes délicieux souliers germaines serrent terriblement depuis hier. Ce qu'il faut souffrir pour être beau !.

Après le village, le long des routes, toujours plus sur les arrières, des chars américains sont embossés à tous les tournants. Ils pullulent. Les équipages, couchés sur le dos dans l'herbe, lisent une revue, écoutent la radio, d'autres se rasent. C'est la paix intégrale. Ce tableau champêtre, au lieu de produire l'effet d'un baume sur nos esprits frappés par le souvenir des récents combats, soulève notre indignation. L'abus est caractérisé, les goudiers les interpellent au passage : " Eh ! c'est là-haut qu'il y a du travail ! Tout ce monde et aucune volonté d'attaquer ! " Les Américains répondent par un sourire candide - Après réflexion, je pense que ces chars font partie d'une réserve de Corps d'armée mise à la disposition du Corps français, en cas de coup dur. Enfin, peu importe. On s'en est tiré ce coup-ci, aux autres de se débrouiller.

La nuit est déjà tombée quand on s'affale un peu partout dans une grande plaine couverte de fougères où nous récupérerons nos forces pendant deux jours, avant de remettre ça.

Parmi les méchouis, les rigolades, les groupes vautrés, on sent chez nous tout le besoin de faire abstraction de tout le passé, de ne penser à rien et ne faire que manger, boire et dormir, et tenter de s'évader de ce bas monde, pour pouvoir enfin se retrouver soi-même.

1944-1945 - SOUVENIRS DU TEMPS DES MORTS

de Georges Tourres

Campagne d'Italie, campagne de France, campagne d'Allemagne, Georges Tourres les a racontées avec un accent d'intense vérité dans son récit

autobiographique " Souvenirs de temps des morts ". Ce titre évoque Dostoïevsky qui, dans son livre " Souvenirs de la maison des morts " décrit une effroyable vie qui n'est plus déjà tout à fait celle des vivants. Mais celle que dépeint le chef de section Tourres, sous-officier au 4° goum du 1° GTM, si dure et si près de la mort soit-elle - il est grièvement blessé dans les Vosges et amputé - est une vie où l'espoir reste chevillé au corps. La volonté, la certitude de vaincre éclate dans chaque page de ce magnifique récit.

Les épisodes de la bataille du Garigliano, de la typique chevauchée de l'escadron des goumiers au nord de Rome, de la reddition des troupes allemandes à Lestaque, près de Marseille, de la mort du Colonel de Colbert dans les Alpes, des combats du Lac Blanc où le chef de section Tourres recevra la Médaille Militaire avec une citation à l'ordre de l'Armée, mais où les goumiers souffrent cruellement du froid et de la neige dans un hiver vosgien particulièrement rude et précocé, tous toucheront le cœur des lecteurs de la Koumia.

Après le Lac Blanc, ce sera pour Georges Tourres la grave blessure, l'amputation de la jambe gauche. Mais cet opiniâtre n'aura de cesse de rejoindre son unité, et c'est à peine appareillé, se tenant dignement à cheval sur une selle arabe, qu'il effectuera avec son goum sa dernière mission en terre allemande.

Un autre aspect, très noble, de ces souvenirs est l'esprit dans lequel ils ont été écrits. Aucune haine contre l'ennemi, contre quiconque, y compris les malheureuses femmes tondues parce que complaisantes envers les Allemands. Esprit de charité aussi envers les blessés et les prisonniers. Le chef de section Tourres tue l'adversaire quand il le faut, mais ne se réjouit pas du sang versé. Oui, ce récit est plein d'enseignements de haute valeur.

Tourres devenu lieutenant, médaillé militaire, trois fois cité, sera nommé Chevalier de la Légion d'Honneur par décret du 19 septembre 1947. Il sera mis dans la réserve avec le grade de capitaine.

L'extrait ci-dessous de ses " Souvenirs " décrivant la prise et la destruction d'un observatoire allemand sur le Monte Vele le 19 mai 1944, passionnera certainement les anciens de la campagne d'Italie.

Marc Méraud

19 mai 1944 Prise et destruction d'un observatoire allemand sur le Monte Vele

" Monte-Vele " d'où les Allemands réglent des tirs d'artillerie meurtriers sur nos lignes. Un officier d'artillerie et son radio doivent nous accompagner. Deux sections de Goumiers sont chargées de l'opération ; l'une commandée par mon ami Troutier, l'autre par moi-même. Le tout supervisé par le lieutenant de Kérautem, chef de valeur qui nous laissait une large initiative. Nous devons tenir toute la journée sur ce piton et rejoindre nos lignes à la nuit tombante.

En fin de journée, nous accompagnons le commandant du Tabor, le chef du bataillon de Colbert, sur une petite hauteur pour observer le terrain sur lequel nous devons opérer. Il fallait descendre la montagne sur laquelle nous nous trouvions, franchir une route qui occupait le fond de la vallée et faire l'ascension du Velé que nous voyions devant nous. Aucun renseignement sur les forces de l'ennemi.

Nous quittons notre lieu de stationnement vers minuit. Temps superbe, nuit sans lune, beau ciel étoilé qui diffuse une lumière suffisante pour faciliter notre marche. Dans l'intervalle des tirs de harcellement, le silence est total. Nous descendons rapidement en colonnes la pente, en faisant le moins de bruit possible. Il faut dire que nous sommes chaussés de "nalas", sorte de sandales aux semelles de caoutchouc, qui rendent nos déplacements silencieux. Avant d'arriver à la route - Halte - nous nous déployons en ligne ; Troutier est à ma gauche. Nous reprenons notre marche et alors, stupeur ; nous entendons très nettement sur la route le bruit d'une troupe en marche. Ce sont des Allemands qui, chaussés de bottes cloutées qui résonnent sur la chaussée, signalent de loin leur approche. Nous plongeons dans le fossé qui borde la route et bientôt, nous voyons déboucher un détachement important montant la côte sans inquiétude, en colonne par trois, l'arme à la bretelle. La tentation est forte d'attaquer par surprise cette troupe inconsciente. Nous aurions fait un massacre, mais c'était compromettre notre mission. Impossible de communiquer entre nous. Nous nous écrasons dans le fossé ; je souhaite de toutes mes forces que personne ne perde son sang-froid, et ne s'avise de tirer sur une cible aussi tentante. Nous aurions alors été obligés d'entrer en action. Mais tout se passe bien et nous voyons défiler à deux mètres devant nous cette troupe insouciant et ignorant du danger qu'elle court. Puis, le bruit s'éloigne et les Allemands disparaissent à un tournant de la route. Alors il faut faire vite, car d'autres Allemands pourraient survenir ; d'un seul bond, nous franchissons la route et nous nous trouvons sur les premières pentes du Velè. Il était temps. On entend en contrebas le bruit des chenilles ; des chars suivent le même itinéraire.

Nous montons donc silencieusement, déployés en tirailleur. Je suis entre mes 2 groupes. Je ne sais combien de temps dura l'ascension sur ce terrain escarpé et difficile, mais arrivé non loin du sommet une leur rougeâtre commençait à apparaître à l'Est. Tout à coup, à 20 mètres peut-être, se dressent des ombres qui s'agitent en tous sens, criant : " Américains : Américains !" Immédiatement, c'est l'enfer, tirs d'armes automatiques, explosions de grenades, gémissements des premiers blessés. Nous sommes plaqués au sol, sans protection. Que faire ? Le cerveau fonctionne très vite dans des circonstances pareilles. J'ai l'intuition que l'ennemi a été surpris, que son réveil a été brutal et qu'il n'est pas en mesure d'apprécier l'importance des forces qu'il a devant lui. Il ne faut pas lui laisser le temps de se ressaisir. Il faut de l'audace. Je me dresse alors et je crie de toutes mes forces : " Zidou el'Goudem ! Allah ou Akbar " (en avant ! Dieu est le plus grand !). La réaction est immédiate, tous mes hommes se lèvent et bondissent comme des loups, en invoquant le Prophète. Ce qui se passe ensuite est impossible à décrire. On est dans un état second. Mais j'étais sûr de moi. J'étais sûr de réussir. Rafales de mitrailleuses, cris de terreur, des corps qui basculent, des hommes lèvent les bras pour se rendre. Nous balayons la position et fonçons vers le sommet. Le téléphoniste allemand surpris à son appareil est abattu d'une balle dans la tête. Nous sommes maîtres de la position.

La section Troutier nous rejoint ; de son côté elle n'a trouvé aucune résistance. Nous rassemblons les prisonniers, une douzaine ; quelques Allemands qui ont pu s'échapper dévalent la pente à toute vitesse en direction de leurs lignes, d'autres gisent morts ou blessés dans leur retranchement ; de notre côté, deux morts et 5 ou 6 blessés. Je constate que j'ai vidé les 3 chargeurs de ma mitraillette, je n'ai plus de munitions. Mais il faut s'attendre à une contre-attaque. Je regroupe les prisonniers au centre du dispositif, sous la garde de deux hommes - parmi les Allemands, un infirmier - Je lui fais panser nos blessés, puis je l'envoie s'occuper des siens, dont nous entendons les gémissements en contrebas. Les Goumiers sont placés en cercle autour du sommet.

Les positions ennemies ne sont pas loin, dès que nous levons la tête, nous sommes la cible de tireurs d'élite dont les balles claquent au dessus de nous. L'officier d'artillerie et son radio entrent en communication avec leur base et règlent des tirs sur l'ennemi. Ils ont fait preuve d'un sang-froid remarquable dans ces circonstances périlleuses. Il y a lieu de leur rendre hommage.

Cependant, la réaction ne se fait pas attendre : le téléphoniste allemand avait eu le temps d'alerter les siens. Nous subissons alors un bombardement de mortier épouvantable. Impossible de bouger. Nous nous applatissons au sol derrière des rochers, encore des morts et des blessés. Puis une accalmie, mon infirmier allemand est encore mis à contribution. Nous ouvrons nos boîtes de ration K que nous partageons avec nos prisonniers. Dans l'après-midi, quelques soldats allemands remontent vers nous pour se rendre. Le temps passe.

Puis, soudain, réveil de l'artillerie allemande. Des obus fusant déposent trois nuages au dessus de nos têtes. Nous avons compris. C'est un tir de réglage, et de nouveau la tempête se déchaîne. Nous entendons les coups de départ puis un long sifflement qui s'amplifie et qui se termine par une explosion sèche, qui nous couvre d'éclats et de poussière.

Il n'y a rien à faire. Attendre. Mais la situation deviendra bientôt intenable, et cependant il faut tenir jusqu'à l'heure fixée pour le décrochage. Le moment arrive enfin. Je dois partir le premier avec les prisonniers et les blessés. L'autre section me protégera. Je commence à redescendre la montagne. Alors, je ne sais pourquoi, un moment de flottement. Est-ce que les Goumiers ont eu l'impression que les prisonniers cherchaient à s'enfuir, toujours est-il qu'ils tirent au hasard, et abattent deux Allemands. J'interviens pour arrêter le carnage. Je leur dis que ce n'est pas des morts que je veux, mais des prisonniers. Notre marche se poursuit, elle est ralentie par les blessés qui souffrent beaucoup. Nous arrivons enfin à la route que nous avons traversée le matin. Elle est balayée par des tirs de chars qui la prennent en enfilade. Nous nous regroupons dans le fossé et à mon signal, nous le franchissons d'un seul bond. Puis, on remonte de l'autre côté. Nous sommes enfin à l'abri. La section Troutier nous suit, elle repasse sur la position enlevée d'assaut le matin et ramasse encore des Allemands qui s'étaient cachés et espéraient bien s'échapper après notre départ. Parmi eux un chef de bataillon, à ce qu'on m'a apporté, avait déclaré à l'interrogatoire, qu'il était persuadé avoir devant lui des Américains et qu'il avait été stupéfait de constater qu'il avait affaire à des troupes françaises. Puis encore bouleversé par l'échec qu'il venait d'essayer il reconnut : " Je commande des soldats d'élite et je m'y connais en hommes, mais je n'aurais jamais pu imaginer que des hommes puissent être aussi courageux ". Ce n'est pas un mince compliment de la part d'un adversaire.

Quelques jours plus tard, un autre Goum, passant au même endroit, a retrouvé vingt et un cadavres sur le terrain. La marche sur Rome se poursuit.

Notre action pourrait se résumer dans le télégramme adressé par le roi de Prusse après la bataille de St Privat : " Nos troupes ont fait des prodiges de valeur contre un ennemi d'une égale bravoure. "

Les membres de la Koumia qui voudraient se procurer ces " souvenirs " s'adresseront à Monsieur Bernard Tourres 15 allée Jacques Cartier 91430 Igny.
Prix : 50 F , port compris.

PREMIERS A ROME (5 juin 1944)

par Bernard Simiot

" Lyautey, avait dit le Général, les blindés américains sont aux portes de Rome où ils entreront sans doute à l'aube. Vous savez que les Tabors n'y sont pas désirés. Il faut cependant que nous soyons présents. Vous allez donc partir pour Rome et vous remettrez en mains propres cette lettre au Cardinal Tisserand, Secrétaire d'Etat. Elle est destinée au Saint-Père. Emmenez Simiot avec vous et prenez deux goumiers solidement armés ".

Un peu de brume traîne encore ; le jour se lève sur les Marais Pontins inondés. Le moteur de notre jeep tourne rond. Devant nous, une large route bitumée enfonce sa flèche étincelante au cœur de la campagne romaine. Que peuvent bien penser nos goumiers ? Bardés de cartouchières et de grenades, descendants imprévus de quelque guerrier d'Annibal, comment imaginerait-ils, roulant sur la Voie Apienne, qu'ils réalisent enfin un rêve millénaire ? Mais nous deux, Pierre Lyautey et moi, dans ce matin bourdonnant du fracas des chars d'assaut au milieu desquels nous nous faufileons, nous prenions conscience de mener des bandes moins cruelles que celles qui avaient dévasté Velletri. La barbarie avait changé de camp. Tout le monde d'images, de sons et de couleurs se levait autour de nous, s'évanouissait, renaissait pour disparaître revenir encore dans un cercle enchanté où, surgis de nos vieilles études, tournoyaient des fantômes d'hoplites et de légionnaires conduits par des consuls au manteau écarlate.

Dépassant les chars américains, entourbillonnés de poussière, nous entrâmes dans la ville par Saint-Jean de Latran. Les rues étaient à peu près désertes, les maisons aveugles. Nous croisons parfois une autre jeep, celle-là hérissée de mitraillettes pointées vers les toits où quelques snippers s'étaient embusqués. On tirait çà et là, mais le gros des troupes alliées débordait déjà la cité pour s'élancer à la poursuite des Allemands qui retraits vers le nord sous un déluge de bombes.

J'ai toujours adoré Rome, me dit mon compagnon, et je m'y suis fait de bons amis. Je trouve dans la densité de sa lumière, l'harmonie de ses demeures, les tons chauds de ses pierres, le charme aristocratique de ses rues, oui je trouve là un climat où je me sens exactement à l'aise. Mon cher, Rome est une très jolie ville de province où l'on aurait rassemblé les plus beaux hôtels de Toulouse, Bordeaux, Nancy et Montpellier. Par contre, regardez donc cette grande bâtisse en ciment, quelle horreur ! Les fascistes n'ont rien compris à la beauté de leur cité, ils ont voulu en faire une capitale moderne avec buildings, stades, machines à calculer et cacuum cleaner...

Pourtant voici un très bel immeuble qui a dû être bâti sous Mussolini...

J'ai désigné l'œuvre d'un architecte de la jeune école italienne où la brique et le ciment armé s'unissent avec bonheur et dont toutes les lignes accusent la netteté d'une épure bien réussie. Pierre Lyautey ne répond pas. Je le connais assez pour savoir qu'il vénère la mémoire de son oncle jusqu'à être sourd de la même oreille que celle de l'illustre maréchal.

Mon cher, dit-il un peu plus tard, voici le Tibre. Saluez. Pardon ? Vous êtes surpris de le voir si petit ? Vous vous attendez à le voir rouler des flots tumultueux chargés d'images plus ou moins pédantes : Hoëatius, Coclès, Sylla, Néron, Auguste ? Vous vous croyez encore à la Sorbonne. Tout cela, c'est de la littérature pour étudiant. La vérité, c'est que le Tibre est une pissotière.

Nous arrivâmes sur la place Saint-Pierre en expliquant à nos goumiers qu'ils avaient devant eux la grande Mosquée, la Mecque des Nazaréens. Bons Berbères, Bouchaïb et Abdallah ont regardé sans le moindre étonnement admiratif la merveille de Michel Ange et se sont contentés d'ouvrir avec sérénité une boîte de ration K., sans même prêter attention à deux personnages habillés tels les valets des jeux de cartes qui se dirigeaient vers nous d'un pas cérémonieux.

Casqués et porteurs de terribles colichemardes, ceux-ci voulurent bien nous apprendre que le Cardinal Tisserand n'habitait pas au Vatican, et l'un d'eux offrit même de nous accompagner jusqu'à sa demeure. Nous le primes aussitôt au mot, séduits à la pensée d'offrir aux Romains le spectacle de quatre soldats vainqueurs vêtus comme des rois mages et protégés par un héros de la Garde pontificale. Comment ne pas jouer un peu de comedia del arte dans une rue italienne ?

De fait, nous avons obtenu un certain succès. Les rues s'étaient animées. Des gens en uniforme prêt-bail, armés jusqu'aux dents, longeaient maintenant les maisons d'où sortaient peu à peu des citoyens rassurés et accueillants ; ceux-ci prompts à nous entourer, nous adresser des sourires amicaux ou nous vendre des cartes postales avec une aisance qui nous déconcertait, encore que leurs soins fussent moins prévenants que ceux des Napolitains qui nous avaient proposé hier des gravures transparentes en nous prenant par le bras pour nous entraîner vers le lit de leur soeur.

Monseigneur Tisserand habitait une charmante maison du XVIII^e siècle, entourée d'un jardin étoilé de fleurs, pas loin de la villa Borghèse, dans un quartier baigné de silence aristocratique. Il nous reçut dans un salon rouge et or, ainsi qu'il convient à un cardinal de curie. Nous savions l'important rôle politique qu'il avait joué au Vatican depuis les mauvais jours de juin 40, et quel précieux avocat de France avait en lui dans le prétoire diplomatique où convergent les secrets chuchotés des chancelleries mondiales.

Mes chers fils, soyez les bienvenus ! Je vous attendais depuis si longtemps : ... Vous êtes les premiers Français... Quelle joie immense ! Dieu m'a exaucé ! Les premiers...

Visiblement aussi ému que nous l'étions nous-mêmes, le Cardinal nous serra l'un après l'autre sur son sein et, selon la tradition, nous donna à baiser son anneau pastoral en nous en portant un furieux coup sur le nez. Le Capitaine Lyautey remit alors à Monseigneur Tisserand la lettre dont nous connaissions le destinataire final mais dont nous avons toujours ignoré le signataire. Le prélat examina l'enveloppe d'un air entendu, hocha la tête, nous assura que le pli serait remis au Saint-Père avant midi, et nous posa plusieurs questions sur la position de nos troupes, leurs participations au combat, la tenue des bataillons nord-africains...

Notre mission accomplie, mon compagnon estima qu'il lui restait à me faire visiter Rome, et inviter à dîner quelque comtesse. Premiers arrivés, nous n'en étions pas peu fières ! Mais qu'on me permette une parenthèse à ce récit. Comme je rencontrais à Sienne, quelques semaines plus tard, le Lieutenant Voizard, alors chef de cabinet du Général Juin, et lui racontais notre entrevue avec Monseigneur Tisserand, le futur résident général en Tunisie esquissa un curieux sourire et me demanda de préciser l'heure à laquelle nous avions été reçus par le Cardinal. Je lui dis " Vers huit heures du matin ". " Eh bien, mon vieux, répondit Voizard, vous n'étiez pas les premiers, car, dès sept heures trente, j'avais remis à Monseigneur Tisserand le même message secret !. C'était me persuader que la diplomatie ecclésiastique permet les pieux mensonges et me prouver que la vieille méthode napoléonienne demeurerait actuelle : remettre le même message à plusieurs aides de camp pour être sûr que l'un d'eux au moins arrivera à bon port.

**

Lorsque nous avons quitté la maison du Cardinal la plupart des maisons romaines étaient pavoisées aux couleurs alliées. Pierre Lyautey voulut me faire découvrir le Palais de Venise, le Quirinal, le Colisée, les fontaines, la place d'Espagne, la Via Veneto, la Trinité des Monts... Nous nous dirigeâmes d'abord vers le Palais Farnèse, confié depuis le printemps 40 à la garde de la légation suisse. De tous les ambassadeurs de France qui s'étaient succédé à Rome, un seul nom m'intéressait. Ca n'était pas celui de M. de Chambrun ou de M. François Poncet, mais celui de Châteaubriand que je m'attendais à voir apparaître, les cheveux bouclés en désordre, le torse moulé dans un habit largement échancré, le cou entouré d'un foulard de soie noire, le visage gravé de tristesse impérieuse. Nous avons frappé à la porte du palais. Au concierge qui nous ouvrit, un peu inquiet de nos uniformes étranges, nous avons demandé où avait été remis le drapeau français. Finaud, l'homme avait déjà préparé une belle étamine tricolore qu'il déploie bientôt au balcon central du premier étage et que nous avons salué pendant un long moment...

Comme tant d'autres, nous avons déjeuné sur le pouce, au bord d'une fontaine, mais nous promettant un dîner de vainqueurs. Nous arrivâmes vers cinq heures de l'après-midi au Grand Hôtel où nous fûmes reçus, un peu surpris, par des portiers et des grooms dorés sur tranches qui nous conduisirent vers le bureau de réception où il nous fallut comiquement remplir une fiche de renseignements et la remettre à une sorte de majordome élégant et gras. Faisons-nous ? ou du tourisme ? Rome avait-elle seulement connu la guerre ? Quels étaient ces prodiges qui nous ensorcelaient depuis que nous avions quitté, à l'aube, les gommiers campés devant le Lac Alban ? Des bruits autrefois entendus orchestraient en sourdine le ballet du Grand Hôtel - chuchotements de bon ton, froissements de billets de banque, imperceptibles tintements de verres, glissades des ascenseurs - qui faisaient renaître les images sonores des temps faciles. Quelques battle dress couverts de poussière se trouvaient là cependant pour rappeler qu'il se passait ce jour-là quelque chose d'important à Rome, mais ils paraissaient anachroniques et ceux qui les portaient, Américains, Anglais ou Français, les traits noircis de fatigue et les yeux pleins de flammes, abandonnaient tout à coup leur air de matamore dès qu'ils avaient franchi la porte de l'Albergo. Ils remplissaient avec docilité leur fiche de police et s'excusaient presque de poser leurs godillots sur la moquette gris fer qui courait sur le sol pavé de marbre. Miraculoso !

Il y avait aussi, au Grand Hôtel, une vingtaine de jeunes femmes, élégantes, jolies, fines, très italiennes, dans le meilleur sens du terme, caquetant autour de leur tasse de thé et buvant des cocktails avec autant de désinvolture que si elles se fussent trouvées au Ritz avant 1939. Elles ne manquaient ni de tissus précieux pour leurs robes, ni de bas pour leurs jambes, ni de rouge pour leurs lèvres, mais leur luxe demeurait assez affiné pour n'être pas apparent, et assez charmant pour apaiser le petit sursaut - peut-être la légère nausée ? - qui nous remua le cœur à la vue de ces délicieuses cocodettes toutes souriantes le jour même où des blindés forçaient leur capitale.

J'observais Pierre Lyautey qui ne tenait plus en place, allait et venait, nerveux, nez au vent, l'oeil émerilloné, plus droit qu'un saint-cyrien en dépit de ses cinquante ans et malgré ses rhumatismes. Il trouva enfin ce qu'il cherchait dans la personne de la jeune princesse P... : vingt-cinq ans, boucles brunes, yeux bleus, habillée d'une robe de jersey noir où scintillaient au dessus du sein gauche, ma mémoire demeure encore bonne, quatre diamants taillés en pavés.

Pierre ! s'exclame-t-elle. Je savais que vous arriveriez ici avec nos premiers libérateurs !

Se jetant dans les bras du Capitaine, elle a prononcé ce dernier mot avec tant de gentillesse et de conviction que je ne suis pas éloigné de croire qu'elle vient d'exprimer une vérité politique tandis que je m'incline vers sa main. Elle a aussitôt enchaîné :

Bien entendu, vous dînez tous les deux avec moi. Je vais organiser une soirée. Il y aura beaucoup de champagne. Un jour comme celui-ci doit être fêté dans la joie, non ? Il n'est pas possible que les Français nous en veuillent. Nous aussi, nous avons été occupés par les boches !

La princesse P. serait-elle inconsciente ? Mais non, elle demeure dans la tradition politique de l'Italie et travaille pour elle avec les seules armes que les déesses lui ont données. La princesse P. s'en sert bien, comme si elle savait que Washington prélève déjà dans notre Afrique du Nord des pâtes alimentaires qui sont dirigées sur Naples dans des emballages américains, et comme si elle devinait que Londres saurait davantage gré à l'Italie de lui avoir remis sa flotte intacte à la Valette qu'à la France d'avoir sabordé la sienne à Toulon. J'imagine volontiers qu'au cours des siècles des oies - non blanches - du Capitole ont sauvé Rome plus d'une fois.

Lavés, rasés, brossés, nous étions assis quelques heures plus tard autour d'une table où avaient pris place des jeunes femmes assez belles pour nous émouvoir mais - la princesse P. n'étant pas si sottre - qui n'éclipsaient pas l'éclat de notre hôtesse. Des nappes damassées, des porcelaines cerclées de bleu et or, des verres de cristal, des fourchettes en argent, tout cela existait donc encore ? Le genou de ma voisine, frôlé par mégarde, m'assure que je n'étais point victime d'une hallucination. Encore que leur conversation demeurât de bon ton et que leur glotonnerie restât, elle aussi, dans le meilleur style lorsqu'elles engouffraient des copeaux de jambon de Parme avec des mines de petites-bouches, nos romaines n'étaient pourtant ni frugales ni muettes. Elles se trouvèrent prises d'une passion à la fois irrésistible et soudaine pour toute l'armée française, poussèrent des soupirs activèrent leur respiration, firent battre à petits coups précipités leur poitrine sinon leur cœur, plongèrent dans nos yeux des regards qui traînaient comme des caresses et nous supplièrent de leur raconter nos derniers faits d'armes. Nous nous efforcions de jouer la modestie, mais il nous arriva de narrer quelques aventures d'où de nombreux camarades s'étaient tirés avec honneur. Alors les gorges battaient plus vite, les regards s'illuminaient, les mains de nos voisines pressaient les nôtres, les maîtres d'hôtel s'immobilisaient, et les maris, jusque là muets, effacés, inexistant, occupés seulement de leur pasta aux foies de volaille, poussaient de sourds grognements et s'exclamaient d'une voix déchirante : " Mais, où c'est que vous allez chercher tout cé couraze ! ".

Il était plus de quatre heures du matin lorsque nous avons récupéré notre jeep et nos deux goumiers. Un éclair de lune comme on n'en voit qu'au théâtre, donnait un aspect fantastique à la ville des villes redevenues silencieuse et déserte comme si elle eut été frappée d'enchantement. Peu de temps après avoir rejoint le camp des goumiers, au bord du Lac Albano, nous avons appris que les alliés débarquaient en Normandie. Quelle journée ! Il y a un demi siècle. C'était hier...

MAROC 1940 - 1941 POUR LA REVANCHE par Pierre AZAM

Dans une communication publiée dans la KOUMIA d'Octobre 1993 à propos du camouflage de l'armement après l'armistice de 1940, je racontais qu'en Juillet 1940 j'avais vu arriver dans mon poste de l'Oued Noun trois camions chargés d'armes conduits par un sous-officier de la Direction. Or, quelques jours plus tard, je recevais une longue lettre passionnante d'un membre de la KOUMIA, Pierre de BERARD, qui était justement ce sous-officier !

Et il y racontait l'histoire de son périple dans le Sud-Marocain pour y distribuer dans divers postes des armes à camoufler.

Je considère cette lettre comme un document historique, un témoignage important pour l'histoire de la préparation clandestine de l'armée de la revanche, que l'histoire officielle paraît ignorer.

C'est pourquoi il est peut-être intéressant d'en publier dans la KOUMIA de larges extraits, avec l'approbation de son auteur.

Extraits de la lettre de Monsieur de BERARD

* * *
* *

Attaché à l'époque au G.H.R. à Rabat, j'avais été informé qu'aux environs du 20 Juillet 1940, je serais démobilisé.

Vivant au Maroc depuis 1922, j'entretenais d'excellentes relations tant dans les milieux civils que militaires, chose courante alors en "Notre Empire fortuné", parmi lesquelles j'avais quelques très bons amis (je dois préciser aussi que mon Père, venant du Tonkin, où je suis né, était lui au Maroc depuis 1913 et appartenait au Corps des Contrôleurs Civils).

Par certains de ces amis,... et sous le sceau du secret, bien sûr ?, je savais que l'on préparait, entre autre, une vaste opération de camouflage de divers matériels de guerre en différents endroits secrets du Protectorat.

c'est vers la mi-Juillet 1940, que le Lieutenant-Colonel DECOME, en ce temps encore "Chef de Corps délégué aux G.M.M.", me fit venir à son bureau. d'entrée de jeu, il m'annonça qu'il pouvait avoir une belle mission à me proposer, mais qu'au préalable il désirait savoir si, éventuellement, j'accepterais de retarder d'environ un mois mon retour à la vie civile. Sans chercher à obtenir quelques précisions, je répondis affirmativement. Ainsi que je le pressentais,... et pour cause, le Colonel DECOME m'annonça alors qu'il me désignait pour participer à l'une des opérations de camouflage indiquées plus haut, et dont les premiers convois de camions en fin de chargement ne devaient plus guère tarder à partir vers les régions qui leur seraient indiquées, parmi lesquelles la région des confins sud du Maroc.

Quoique ne connaissant pas cette dernière, j'exprimais le souhait de me voir confier le convoi destiné à la parcourir, ce qu'en définitive j'obtins avec l'appui de mon aimable Chef de Corps.

... Et ce fut par une belle nuit de la mi-Juillet que je quittai le centre de dépôt des matériels de Casablanca, où il m'avait été indiqué de me présenter, à la tête d'un certain nombre de camions soigneusement bâchés et contenant officieusement "divers équipements militaires (chemises, sarouels, gandouras, etc...) destinés aux gouds des confins qui en avaient grand besoin".

Tous les convoyeurs et conducteurs du convoi, choisis parmi d'autres, étaient des militaires marocains. A propos de ces hommes je tiens à témoigner à mon tour qu'ils firent preuve d'un zèle, d'une bonne humeur et d'une discrétion exemplaires pendant tout le cours de notre mission qui avait ceci de particulier qu'elle se déroulait à l'intérieur d'un vaste territoire, dont une grande partie n'était soumise que depuis 5 ou 6 ans, tout au plus,... et que la France venait de subir un désastre militaire humiliant et sans précédent dans son Histoire.

Bien que désirant être le plus bref possible, je tiens cependant à signaler notre principal incident de parcours :

Ayant quitté Casablanca vers le milieu de la nuit, nous roulions en direction d'Agadir, notre première étape (environ 550 km), lorsque au petit matin nous comprîmes que le moteur de l'un de nos camions, par ses à-coups, était sur le point de rendre son âme. c'était un vilain pépin !...

Mais chacun le sait : " Allah est grand " ... heureusement ! ; de surcroît, à l'époque, les routes du Maroc étaient pourvues, de loin en loin et légèrement en retrait, de baraques " Café-épicerie - marchandises en tout genre " situées généralement non loin de souks hebdomadaires, et tenus le plus souvent par des levantins gras et bedonnants ou de petits juifs marocains débrouillards et serviables.

Ce fut à quelques centaines de mètres de l'une de ces baraques possédant le téléphone que je fis arrêter le convoi.

Le " Centre " de Casablanca alerté, après une assez longue attente, nous vîmes arriver un camion flambant neuf (!?...). Placer sans tarder cul contre cul avec le moribond, le transfert du chargement pu être effectué sans attirer particulièrement la curiosité d'une population peu nombreuse à cette heure matinale.

L'affaire réglée, notre convoi, une nouvelle fois au complet, reprit la route (... sans le mort) avec quelques heures de retard sur les prévisions.

Dès notre arrivée à Agadir en fin d'après-midi, ainsi que cela m'avait été prescrit, je me fis annoncer à l'illustre général TRINQUET, en ce temps encore colonel commandant la région militaire d'Agadir-confins, lequel ne parut pas surpris de ma démarche tardive... car déjà informé de notre mésaventure.

Après un court entretien, rendez-vous me fut fixé au lendemain matin. J'eus alors le loisir de constater que tout avait été prévu pour nous accueillir : hommes et matériel.

Le lendemain, à l'heure fixée, je fus donc reçu par le Colonel TRINQUET qui, après quelques questions et conseils d'ordre général, me fit remettre la liste des postes A.I; auxquels j'avais à livrer des caisses d'armes et de munitions à camoufler, ainsi qu'un pli fermé destiné à chacun des chefs de poste concernés.

Le reste de la journée fut consacré principalement à une révision complète de tous les camions de notre convoi par les spécialistes militaires locaux.

Directives soigneusement notées, réglés les divers petits problèmes matériels que soulevait notre entreprise, le jour suivant de très bon matin nous quittâmes Agadir pour notre tournée des popotes, si je puis m'exprimer ainsi...

Exécutant un plan préalablement arrêté, nous roulâmes donc dans la direction de l'Anti-Atlas notre première étape étant le poste A.I. de Souk-el-Arba des Aït-Baha, puis successivement les postes de Souk-el Arba des Aït Abdallah, de Tafraout (...) et ses extraordinaires blocs de granit rose, enfin d'Anzi d'où nous débouchâmes non loin de Tiznit, petite cité fondée si l'on en croit la légende, il y a une quinzaine de siècles par une belle pécheresse repentie, Fathma Tiznit, qui vivait près de la source qui jaillit toujours non loin de la grande mosquée de la ville.

Nos livraisons effectuées, les hommes du convoi purent prendre un repos mérité.

Le lendemain, avant de quitter Tiznit, les dispositions nécessaires furent prises afin de renvoyer nos camions vides à Agadir où ils auraient à attendre le retour du reste du convoi.

Quant à ce dernier, il reprit la route en direction du sud, s'arrêtant tour à tour à Anja, Bou Isakarn, Ifrane de l'Anti-Atlas, et enfin à Goulimine, ce dernier poste des A.I. étant à l'époque un centre important sous le contrôle duquel était placée une grande partie du territoire que nous venions d'atteindre.

De Goulimine, je fis un premier aller-retour avec des camions dont le chargement était destiné au poste A.I. de l'Oued Noun, dont vous étiez alors chef, pour y être placé à l'abri des regards indiscrets. Un second aller-retour me permit de livrer au poste d'El-Aïoun du Drâ les caisses d'armes et de munitions qu'il avait à camoufler dans son secteur.

Ce dernier "délestage" effectué, et après un nouveau renvoi de camions vides, le reste du convoi quitta définitivement Goulimine pour attaquer l'ultime itinéraire nous permettant d'atteindre, par une chaleur caniculaire !, d'abord le poste d'Assa et son goum méhariste, et ensuite passant par Foum-el-Hassan, le poste d'Akka où nous avions à décharger nos dernières caisses de matériel.

Dans ce dernier "bled" écrasé par la chaleur, rares furent ceux qui purent trouver un sommeil réparateur.

Finalement, espérant éviter le plus longtemps possible l'ardeur du soleil, nos derniers camions vidés de leur précieux chargement et, comme lors de chacun de nos précédents départs, ayant exprimé mes remerciements pour l'accueil toujours courtois des uns et chaleureux des autres, ce qui restait de notre convoi prit, peu avant l'aube, le chemin le plus court pour rejoindre Agadir, c'est-à-dire passant par Imioek et Irherm. Pour le voyageur venant du sud et empruntant les plateaux de l'Anti-Atlas, la descente sur la vallée du Sous offre une vue forte sur les versants abrupts du Haut-Atlas qui la domine au nord comme une muraille infranchissable.

L'oued Sous passé non loin de la Kasba de Freija, virant plein ouest nos camions prirent la route qui, par Taroudant, conduit à Agadir. Compte-rendu verbal, regroupement de nos camions pour le départ dès le lendemain.

A Casablanca se fit la dislocation de notre petit groupe, chacun rejoignant sa propre unité. Quant à moi ce fut presque à regret que je rentraï à Rabat, mission accomplie. Le 11 Août 1940, je fus démobilisé.

Pierre de BERARD

* * *
* *

L'Histoire, la vraie, ne se construit pas sur des idéologies inconsistantes ou des bla-bla-bla plus ou moins tendancieux mais sur l'accumulation de faits incontestables. C'est pourquoi des modestes témoignages qui peuvent paraître insignifiants sont en fait précieux. Dans le chapitre du camouflage des armes en 1940 la région Agadir-Confins n'est pas la seule concernée. Dans le même temps des convois similaires partaient pour les postes des autres régions. Certains membres de la KOUMIA en ont gardé le souvenir. Il serait souhaitable qu'en toute simplicité ils en apportent leurs témoignages.

Pierre AZAM

LE GÉNÉRAL PAUL ROUSSEAU- 1875-1945 - (Extraits)

Très aimablement, le Général Marcel Rousseau a remis à notre Vice-Président Jean de Roquette-Buisson, une vingtaine de pages écrites en souvenir de son père, le Général Paul Rousseau, Commandant de la cavalerie du Maroc en 1935, décédé à Rabat le 7 juin 1945.

Sorti de Saint-Cyr dans la promotion de Tananarive (1895-1897), Paul Rousseau est, en langage Saint-Cyrien, un "ancien" du Général de Loustal, un grand ancien du Colonel Justinard. Il va les précéder au Maroc où il arrive en 1907 avec un goum algérien.

C'est déjà un officier expérimenté, un saharien.

Dès 1902, le Lieutenant Rousseau est détaché au service des Affaires Indigènes d'Algérie, à l'annexe de Beni-Abbès où il fréquente le Père de Foucauld. Puis, jusqu'en 1907, dans les compagnies des Oasis fondées par le Général Laperrine, il parcourt en tous sens le Sahara occidental. C'est alors qu'il reçoit l'ordre de recruter des volontaires pour constituer un goum devant opérer au Maroc. Ce goum algérien sera l'ancêtre de nos goums marocains.

Il est particulièrement intéressant pour les lecteurs de la Koumia de connaître les premiers pas de ce goum. D'abord parce que, pour la première fois au Maroc, nous verrons à l'oeuvre, avec les Lieutenants Rousseau et Holtz, le Capitaine Berriau qui deviendra le célèbre Colonel Berriau, ami du Maréchal Lyautey, vrai créateur de la "doctrine des Affaires Indigènes du Maroc", ensuite, parce que, devant l'efficacité d'action de ce goum, sorte d'unité expérimentale, le Général d'Amade décide la création d'un goum auxiliaire marocain. Suivant l'exemple des goumiers algériens, les goumiers marocains obtiendront de tels résultats, dans les missions de sécurité et au combat même, que le Ministre autorisera la création des six premiers goums marocains.

Marc Meraud

Paul Rousseau - 1875-1945 premier séjour au Maroc

Le 17 août 1907, le Lieutenant Rousseau de la Compagnie Saharienne de la Jaoura à Colomb-Béchar, reçoit de Casablanca ordre de recruter une centaine de volontaires pour constituer un goum destiné au Corps Expéditionnaire de Casablanca.

Dès le 19 août, le goum est levé à l'effectif de 125 goumiers et placé aux ordres du Capitaine Berriau assisté des Lieutenants Rousseau et Holtz ; l'encadrement indigène est assuré par les notables indigènes qui, répondant à l'appel du Lieutenant Rousseau se sont présentés à la tête des détachements de leurs tribus :

- Si Ahmed ben Youssef, chevalier de la L.H., caïd des Amours, d'Ain Sefra ;
- Le Caïd ben Miloud, des Mghaulia, de Mecheria ;
- Larri ben Mohammed, Khalifat de Rzaina-Cheragas ;
- El hadj Mohammed, neveu d'El Habid, Agha de Mecheria.

Le 21 août le goum embarque à Oran pour Casablanca où il arrive le 24 et procède dès le lendemain 25 à une première reconnaissance aux ordres du Capitaine Berriau.

Le 27 août le goum reçoit l'ordre d'explorer sur une profondeur de 8 km à l'Est de la ville ; il trouve les douars abandonnés mais, alors qu'il s'apprête à regagner le camp, il est assailli par une grêle de balles tirées par 200 marocains retranchés et camouflés dans un jardin.

Le capitaine Berriau détache aussitôt une section aux ordres du Lieutenant Holtz avec mission de fixer les marocains tandis que lui-même et le Lieutenant Rousseau tournent à grand train la position. L'ennemi réussit pourtant à décrocher non sans laisser entre les mains du goum 20 prisonniers faits sans avoir subi d'autre perte qu'un cheval blessé !

Le 28, un Marocain venant du camp de Moulay Hafid affirme que celui-ci fait de grands préparatifs pour tenter une attaque importante du camp de Casablanca ; ses forces seraient concentrées à Sidi Bou Aza, Tit Melil et Taddert.

Justement un peloton de spahis, détaché aux avant-postes, rentre au galop au camp annonçant que des forces marocaines avancent, du nord-est, sur un front de plusieurs kilomètres.

Le Général Drude met aussitôt en route une colonne composée du goum, d'un escadron de spahis, de deux compagnies de Tirailleurs, de deux compagnies de Légion, de trois batteries d'artillerie de montagne et de deux canons de 75 à tir rapide tandis que le camp tout entier se tient en alerte.

A 3 km du camp environ,, la colonne prend le contact des marocains qui procèdent à une succession de charges de cavalerie, en ordre dispersé, n'offrant guère d'objectif à notre artillerie, tandis qu'une base d'infanterie protège de ses feux les attaques des cavaliers marocains.

Malgré la réaction de notre dispositif l'attaque persiste et menace de devenir meurtrière.

Le Général Drude donne alors aux goudiers l'ordre de charger. Parvenus au corps à corps ceux-ci se mêlent si étroitement à leurs adversaires que notre artillerie doit lever son tir.

Peu à peu l'ennemi est refoulé et quand sa retraite est acquise l'artillerie peut à nouveau intervenir et les canons accompagnent les fugitifs d'une grêle d'obus.

Nos pertes ont été de 3 goudiers tués, un légionnaire et 10 autres soldats blessés.

La nuit approchant, le Général Drude, jugeant une position extérieure peu sûre, prescrit aux troupes de regagner le camp.

Les Marocains en profitèrent pour s'attribuer la victoire ! Leur effectif fut estimé à 3 ou 4.000 hommes et l'on pense que le célèbre chérif MA el Ainin était personnellement à leur tête.

Le 29 : Nouvelle sortie du goum avec 50 spahis, 2 compagnies de Légion et 2 canons pour effectuer une nouvelle reconnaissance ; attaqué par 1.200 à 1.500 Marocains, le détachement regagne le camp sous la protection du tir des canons de LA GLOIRE ancrée en rade de Casablanca.

Les 1^{er} et 3 septembre, nouveaux combats plus importants mettant en jeu des effectifs français de 4 à 5.000 hommes contre des Marocains estimés à 15.000.

Le 19 octobre une véritable bataille à laquelle il ne semble pas que participe le Lieutenant Rousseau a lieu à 6 km au sud de Casablanca ; Le Capitaine Ihler des Chasseurs d'Afrique y est tué et c'est à sa place que le Lieutenant Rousseau sera promu Capitaine.

En effet, à la suite de ces actions avec le goum le Lieutenant Rousseau, bien que ne figurant pas sur le tableau annuel d'avancement en dépit de la proposition établie l'année précédente par le Général Lyautey, fait l'objet d'une promotion exceptionnelle :

J.O. du samedi 5 octobre 1907 :

- **Cavalerie**, Par Décision Ministérielle du 1er octobre 1907 et par application des dispositions du paragraphe 4 de l'article 16 du Décret du 28 décembre 1900, Monsieur Rousseau, Lieutenant au 1^{er} Régiment de Chasseurs d'Afrique, détaché dans le Service des Affaires Indigènes, est inscrit d'office au Tableau d'Avancement pour le grade de Capitaine avec la mention : s'est conduit d'une façon remarquable à Casablanca ".

Puis aussitôt J.O. du 29.11.07

- **Promotion** : au grade de Capitaine, 2^{ème} tour choix, Monsieur Rousseau, Lieutenant au 1^{er} Régiment de Chasseurs d'Afrique, en remplacement de Monsieur Ihler, tué à l'ennemi ; maintenu au Régiment ".
- Toujours détaché au Service des Affaires Indigènes, Rousseau promu Capitaine, prend le commandement du goum tandis que le Capitaine Berriau devient chargé d'étudier la création des goums marocains.

Mais le retour de ces premiers goumiers dans leurs foyers est devenu inéluctable et, le 18 décembre 1907, le Transport LA NIVE débarque à Oran le goum qui, parti à l'effectif de 125 quatre mois plus tôt ne compte plus que 96 goumiers.

Le Capitaine Rousseau et le Lieutenant Holtz le raccompagnent.

Le Général Wetzel l'accueille au nom du Général Lyautey nouveau commandant de la Division et leur dit l'ordre du jour du Général Drude qui n'a pu leur être communiqué avant leur départ de Casablanca :

" Goumiers !

Obligés par des raisons impérieuses de rentrer dans vos douars, vous allez quitter aujourd'hui Casablanca.

Pendant quatre mois, vous m'avez donné les preuves les plus certaines de votre fidélité à la France, votre deuxième Patrie et aussi les preuves les plus brûlantes de votre courage et de votre audace.

Éclairant au loin nos colonnes de marche vous n'avez laissé échapper aucune occasion d'attaquer l'ennemi, de l'aborder et de concourir, dans toute la mesure de vos forces au succès de nos armes.

Je vous remercie.

Tous ici, en vous souhaitant un bon voyage, nous appelons sur vous et sur vos familles toutes les prospérités possibles et nous vous promettons de garder de votre bravoure le meilleur et le plus durable souvenir.

Au revoir, mes Goumiers, à bientôt dans l'Oranie ".

Après avoir défilé en ville les goumiers vont à la gare pour prendre place dans les wagons destinés à les reconduire chez eux.

Le Capitaine Tilly, aide de camp du Gouverneur Général, Monsieur Jonnart, les fait encore une fois rassembler avant d'embarquer pour leur lire une allocution flatteuse du Gouverneur Général et leur remettre un secours pour leurs familles.

C'est alors qu'au nom de tous les goumiers, Si Ahmed ben Youssef répond :

" Ce que nous avons fait, nous l'avons fait de bon cœur et cela a été peu de choses pour nous. Nous serons tous encore à votre disposition, lorsque l'occasion se présentera de prouver encore notre dévouement à la France ".

Un second goum algérien remplace alors au Maroc ce premier et le Capitaine Rousseau en reçoit le commandement.

Dès le 6 février, le Capitaine Rousseau est à nouveau cité à l'ordre du Corps de Débarquement (ordre n° 13 du 18/02/08) pour avoir, à la tête de son goum participé activement à la prise de la Kasba de Mediouna le 8 janvier 1908 puis à la marche sur Settat, 14/02/08 au 16/02/08, qui fut l'occasion de sévères combats.

SOUVENIRS D'UN SOUS-OFFICIER

par Henri Blanchard

(suite et fin de l'article paru dans le numéro 132 de mars 1994)

15 MARS

Le gros événement fut la deuxième bataille de Cassino. Elle débuta le 15 mars et le veille ou l'avant veille nous vîmes arriver un DLO (détachement de liaison et d'observation d'artillerie), soit un lieutenant, un poste de radio et deux hommes. Le lieutenant régla son tir sur un point vu de notre ferme où un observatoire était signalé, par photo aérienne sans doute, car rien ne nous avait paru suspect. Cinq minutes après un tir d'efficacité, il nous annonça : " et maintenant pour les brancardiers ". Et vlan, encore huit coups. Je n'ai pas été choqué par le tir lui-même, mais par la manière dont il a été annoncé. Jésuite !

Nous ignorions la date de l'attaque, mais le 15 mars au matin le bruit des avions et l'éclatement des bombes nous renseigna. Von Senger annonce plus de mille tonnes de bombes déversées sur la ville de Cassino et l'abbaye dans la matinée du 15, par 300 bombardiers lourds et 200 moyens. Les chiffres sont certainement exacts, car entre sa libération de captivité et la rédaction de son ouvrage il a eu des entretiens avec des généraux alliés.

De notre ferme nous ne voyions rien d'autre que les avions et les parachutes. Pendant les deux jours qui suivirent, les largages étaient destinés à des néo-Zélandais bloqués dans les virages de la route de l'abbaye. La couleur des parachutes nous renseignait sur la nature de ce qui leur était envoyé : munitions, sanitaire et rarement vivres.

Je suis incapable de dire où nous fit atterrir notre permutation avec le xx, sur notre droite. On y accédait par la route de Cairra à Térelle. On passait devant une batterie de " chemicals ", mortiers de 81 US destinés à envoyer des obus à gaz. Pour l'heure ils n'expédiaient que des obus classiques. De temps en temps un adjudant américain surgissait d'une grotte au bord du chemin en braillant " fire, fire ". Les coups partaient instantanément, à croire que les obus attendaient au fond du tube.

Pour en revenir à nous, le PC du goudou était installé dans une maison solide et la popote y fonctionnait, mais sans les plats de fenouil ! Ma pièce de 60 était en batterie non loin d'une section, à l'abri des vues, et à proximité d'un puits, vu, lui, de l'ennemi. Nous étions sous la gaitoune avec interdiction formelle d'en bouger avant la nuit noire. Tout déplacement de jour amenait irrémédiablement quatre obus bien ajustés. Les corvées d'eau se faisaient la nuit et en silence. J'allais manger à la popote le soir et prendre éventuellement des ordres. Il n'y en avait jamais.

Tout le jour j'étais couché sous ma tente, avec pour compagnon un dictionnaire italien, l'équivalent du Petit Larousse illustré, laissé là par mon prédécesseur. Et mes boîtes de rations. Fin mars la relève fut annoncée et nous vîmes arriver un capitaine anglais escorté de deux sous-officiers et deux ou trois hommes.

Ce capitaine, écossais, ne paraissait pas heureux de faire la guerre et critiquait très fort ses chefs immédiats et le commandement par dessus le marché. Il racontait en particulier que pour les patrouilles et embuscades les hommes étaient munis de chaussures en toile à semelle de caoutchouc. Mais il fallait commander ces chaussures la veille, aller les chercher à l'arrière et les rendre après usage. Ce problème ne m'émouvait pas, les goudous étant capables, le cas échéant, de marcher pieds nus, et peut-être plus à l'aise qu'avec des brodequins.

Nous ne profitâmes pas de la surprise que les goudous réservaient à la relève anglaise : la paille était pleine de poux. Faute de moyens, les goudous ne se lavaient que le visage, et symboliquement !

Le repos (nous n'étions pas très fatigués) se prit en bivouac, je ne sais où, mais dans une région très agréable. C'était le printemps, l'eau était moins froide et il était possible de la chauffer. Nous étions à proximité de grands bois de châtaigniers, couvrant des collines très pentues. Après les rituelles revues d'armement, d'équipements et de vêtements, et les échanges provoqués par ces revues, le goudou partait dans les collines. Les épaves de toutes sortes abondaient, et les goudous, chiffonniers dans l'âme ramassaient n'importe quoi, pour le rejeter en trouvant mieux.

Ils étaient à la recherche de "ouhad les abri" (un abri). Les italiens précautionneux, avaient aménagé des caches, loin de leurs habitations, et y avaient entreposé leurs biens les plus précieux et de la nourriture, essentiellement huile, vin et pommes de terre. Je me demande combien de ces caches furent retrouvées intactes. Notre goudou passa toujours en deuxième ou troisième position et les goudous ne récupérèrent que quelques vêtements vraiment minables, pour être encore là. Qu'ils abandonnèrent bien sûr.

Pour nous le grand amusement consistait à lâcher du haut d'une colline une roue de train de roulement de char; qui faisait des bonds de plus en plus hauts à chaque changement de pente.

Pâques devait être en avril en 1944, car je me trouvais à Naples pour cette fête. L'aumônier m'avait arraché la promesse de communier à cette occasion. J'étais en compagnie d'un camarade, très pieux, et la tenue de ma promesse m'obligea à chercher une église avec un confesseur dedans. Pas difficile à trouver.

Pendant la semaine sainte à Naples les églises sont très fréquentées. Spectacle curieux que la confession d'un famille, parents, filles entre 16 et 18 ans et garçons dans la quinzaine, alignés sur un banc. En face d'eux un prêtre en surplis et étole

va et vient et tout le monde parle à voix basse. Je ne crois pas avoir vu donner l'absolution.

En ce qui me concerne tout se passa de la manière la plus classique, à ceci près que je ne comprenais pas ce que me disait l'abbé. Lui me comprenait sans doute si j'en juge par le nombre de " Combien de fois " qu'il m'asséna.

Naples passait pour le haut lieu de la débauche. Les bordels ne manquaient pas et les pensionnaires étaient gentilles comme elles le sont habituellement. Il y avait aussi beaucoup de filles dans les rues, dont une majorité d'honnêtes femmes qui faisaient l'amour pour de l'argent. Mari prisonnier et enfants petits et voraces. On a dit pour une boîte de beans. Faux. Il y avait de tout à Naples, seul l'argent manquait. Ce qui explique que nous couchions sur des lits de camp dans les couloirs d'une vaste demeure dont les hommes étaient prisonniers (un général et un animal).

Une aventure sentimentale d'un sous-officier pendant la Semaine Sainte fit rigoler longtemps dans les popotes. Plein d'entrain, parlant anglais (OK, fick-fick etc..) à Naples, il avait suivi une fille chez elle (après contrat verbal), et s'était mis au lit séance tenante. C'était urgent. La fille se refusa car c'était Vendredi-Saint. A minuit, elle le réveille : c'est samedi l'homme grogna et se réveilla au jour. L'histoire ne dit pas s'il avait le réveil triomphant. Il était vieux, plus de 30 ans.

J'avais depuis Outat el Hadj le crâne rasé et c'est un goumier qui opérait, tous les quatre ou cinq jours. J'éprouvais le besoin de me faire coiffer à Naples. D'abord réticent, le coiffeur se décida à procéder comme pour une barbe, avec savon et blaireau. Je me demande s'il s'en est remis avant de mourir.

Pour avoir mangé des légumes verts, j'avais ramassé ce que l'on nomme maintenant une tourista. Faute de toilette publique à portée de main, je suis entré chez un coiffeur, salon petit, étroit et pauvre. Les WC, sûrement à usage privé, étaient étroits et courts, si bien que j'étais assis la tête et une partie du buste dans le salon qui était plein de clients napolitains.

MAI

Au début de mai, nous installons dans la région de Cocuruzo. Il fait beau et nous nous entraînons à la marche (petites promenades) dans les collines voisines. La luminosité est parfaite et des hauteurs nous voyons au nord les pitons que nous avons quittés et à l'ouest ceux qui nous attendent.

Quelques jours avant le 11 mai nous nous sommes installés sur une crête dominant la Garigliano, le bivouac à l'est et la popote à l'ouest. Étions-nous vus de l'ennemi ? J'en doute, car la place ne manquait pas à l'est. Le fleuve était en permanence sous un nuage de fumée artificielle et je crois, sans en être certain, qu'il y avait des anglais sur la rive ouest. Il me semble avoir entendu dire que des goms avaient fait des patrouilles ou tendu des embuscades sur les berges.

La popote fonctionnait normalement. La table et les sièges étaient des caisses de rations et il y avait des rations dans les assiettes. Cela n'empêche pas la bonne humeur. Nous étions tête nue, dans la fraîcheur du soir, heureux de vivre et envisageant sereinement les jours qui nous attendaient. Un oiseau de passage me lâche une crotte qui prit sur mon crâne rasé les dimensions d'une soucoupe. Je me serais bien passé de ce succès.

Mercredi 11

Le capitaine me désigne pour participer à une reconnaissance d'itinéraire sur la berge ouest du Garigliano. Il y a un sous-officier par goum, sous la direction de l'officier de renseignement du Tabor.

Nous traversons le fleuve sur un pont US. rejoignons une route parallèle au Garigliano, en direction du sud, puis ensuite piquons plein ouest par une piste récemment taillée au bulldozer et grimpant bien. Nous nous arrêtons dans une clairière nommée "Harrogate", équipée d'un abreuvoir très long. Puis nous faisons demi-tour. Inutile de préciser que j'ai relevé le plus possible de points de repère et que je les ai contrôlés au retour.

Après le repas, à la nuit, nous partons, moi en tête, le capitaine à côté ou derrière moi et le goum en colonne par un. Nous passons à proximité d'un bivouac et à côté de la guitoune de mon ancien commandant de goum à Outat el Hadj, le Sergent-Chef lui pique un morceau de savon qui traînait.

Nous avons franchi l'oued lorsque le Commandant a la malencontreuse idée de passer devant et de faire le guide. Un quart d'heure après j'ai perdu mes repères et suis perdu par la même occasion. Le passage de l'oued et le cheminement sur la route avaient été accompagnés du chant des rossignols et illuminés par une quantité extraordinaire de lucioles.

Nous étions sur la piste, lorsque, à 23 heures se déclencha la préparation d'artillerie. 36 Groupes pour le Corps Expéditionnaire Français, 2000 tubes de 105, 155, 203, les tanks-destroyers et les canons de DCA. Un bruit extraordinaire. Nous entendons les départs, certaines arrivées et étions sous les trajectoires.

Notre position sur la piste et le déclenchement de la préparation d'artillerie nous indiquèrent que nous n'étions pas pour la première vague. Au delà de "Harrogate" nous nous arrêtons non loin de la piste et dormons dans un pré pelé.

Jeudi 12

Nous nous levons avec le jour. Le mont Faito, 803 m (020-771) a été pris par les tirailleurs marocains vers 3 ou 4 heures. Les ambulances défilent toute la journée. Je me demande un moment ce que je fais là.

Le goum a touché quelques cartes et on s'applique à les assembler avec des adhésifs jaunes de containers à munitions. Nous dormons encore sur place et l'attente devient agaçante.

Vendredi 13

Toujours au même endroit, sans aucune activité, nous mangeons nos rations et racontons des coups en regardant passer les ambulances.

* * *
* * *
*

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DU MAROC Des origines à nos jours

par B. LUGAN

CRITERION éditeur - 11, rue Duguay-Trouin - 75006 (1992) - 139 F

Ce livre de 380 pages se décompose en 13 chapitres allant du "Maroc avant l'Islam" à "Hassan II bilan de 31 ans de règne".

Il est dédié "à tous les Marocains, gnomiers, tirailleurs ou spahis morts pour la France et aux Français ayant servi au Maroc de 1912 à 1956".

Des tableaux généalogiques des dynasties ayant régné, de nombreuses cartes historiques permettent une bonne appréhension de l'histoire marocaine. Ce livre peut constituer même pour ceux qui ont une certaine connaissance du problème un excellent ouvrage de référence avec une chronologie et une bibliographie.

Un éclairage particulier est réservé au problème de la frontière sud : n'ayant pas été fixé par les Français qui s'étaient contentés de créer des "confins algéro-marocains", le litige reste ouvert.

L'aspect économique n'est pas négligé. Il est plutôt favorable mais le problème social est à peine évoqué même si la conclusion reconnaît que se pose la question du travail des jeunes et que le taux de chômage atteint 16%.

R. ESPEISSE

COMBATS SAHARIENS

1955 - 1962

SAHARA ALGÉRIEN - ATLAS SAHARIEN SUD TUNISIEN - SAHARA ESPAGNOL

par **Patrick-Charles RENAUD**

Un ouvrage qui vous entraîne sur les plus beaux sites du Sahara à la rencontre de ces mystérieux nomades, félons ou dévoués à la France ;

Un ouvrage qui vous fait revivre les dernières pages d'histoire de la présence française dans le plus grand désert du monde ;

Un ouvrage unique, d'un réel intérêt historique, le premier à traiter de façon aussi complète le sujet.

Ouvrage broché d'environ 280 pages au format 155 x 240, plus 48 pages de photos inédites (une centaine) hors texte sur couché. Couverture en 4 couleurs. 14 cartes et croquis renseignés éclairent le récit.

Des croquis renseignés éclairent le récit.

Prix : 148 francs + 22 francs frais de port.

A commander accompagné du règlement à

Patrick Charles RENAUD

B.P. 131 - 54133 Saint Max Cedex

AVIS DIVERS

HISTOIRE DES GOUMS MAROCAINS (Tome 1)

Assez nombreux sont ceux qui voudraient se procurer le tome 1 de l'Histoire des Goums de Jean Saulay.

L'édition est épuisée et une réédition ne peut-être envisagée en raison de son coût très élevé, opération qui grèverait largement les finances de l'Association.

Ceux de nos lecteurs qui seraient prêts à se dessaisir d'un exemplaire de ce livre peuvent se faire connaître au Secrétariat de la Koumia qui les mettra en relation avec les éventuels preneurs.

CONGRÈS DE L'UNION DES ASSOCIATIONS DE COMBATTANTS ET DE VICTIMES DE GUERRE (UFAC)

Le Lieutenant-Colonel Pierre HUOT, membre de la Koumia, président de la section départementale de Haute-Savoie de l'UFAC nous informe que l'Assemblée Générale de l'UFAC se tiendra à Annecy (Haute-Savoie) du 7 au 9 Octobre 1994.

Le programme de cette manifestation peut être demandé au

Lieutenant-Colonel HUOT
BLUFFY - 74290 VEYRIER DU LAC
Tél. : 50.02.82.48

MÉMOIRE D'AFRIQUE DU NORD

Notre ami, Jacques Augarde, Ancien Ministre, vient de créer l'Association "Mémoire d'Afrique du Nord" destinée à regrouper les Anciens du Maroc d'Algérie et de Tunisie ou ceux qui s'y intéressent.

Cette Association apolitique est une Association tournée vers la mémoire et l'histoire

Son adresse : 134, rue Lecourbe - 75015 PARIS

RECHERCHE DE FANION

Lors de son séjour en Corse, le Tabor du Commandant Picardat a cantonné dans un village près d'Ajaccio.

Les femmes de ce village ont alors confectionné un fanion blanc pour le Tabor.

Ce fanion n'a pas été retrouvé au Musée de Montsoreau, ni en exposition, ni en réserves.

Nous demandons à ceux qui auraient un renseignement à ce sujet, de nous le transmettre.

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Général André FEAUGAS

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

André MARDINI - Léon MERCHEZ

TRÉSORIER GÉNÉRAL D'HONNEUR

Henri MULLER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Bureau :

Président	Général Georges Le DIBERDER	Tél. :	43 26 03 83
Vice-Présidents	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. :	47 63 36 65
	Georges BOYER de LATOUR (D)	Tél. :	94 76 41 26
Secrétaire Général	Georges CHARUIT	Tél. :	46 37 57 57
Secrétaire général adjoint	Colonel Jean BERTIAUX (D)	Tél. :	86 62 20 95
Trésorier Général	Mlle Monique BONDIS	Tél. :	45 67 18 55
Trésorier général adjoint	Mlle Antoinette-Marie GUIGNOT (D)	Tél. :	40 71 18 61

Autres membres

MM. Henri ALBY, Claude de BOUVET, Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Gérôme de GANAY, Général Jean-Louis GUILLOT, Mme de MAREUIL, MM. André NOËL, Michel PASQUIER (D), Maître Pierre REVEILLAUD, Jean SLIWA, Contre-Amiral J. THEN (D), Général Jean WARTEL.

Conseiller Relations Publiques	André NOEL	Tél. :	47 04 99 20
Conseiller Juridique	André REVEILLAUD	Tél. :	40 50 10 09

SECTIONS

Présidents des sections :

Aquitaine	Commandant SERVOIN	Tél. :	56 80 47 44
Corse	Ernest BONACOSCIA	Tél. :	95 33 53 69
Languedoc	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. :	61 62 82 28
Provence	Jean LOISEAU	Tél. :	92 55 13 10
Nice-Côte d'Azur	Colonel Georges BERARD	Tél. :	93 81 43 78
Ouest	Renaud ESPEISSE	Tél. :	99 97 05 44
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. :	(1) 39 51 76 68
Pays de Loire	Claude de BOUVET	Tél. :	97 57 32 77
Pyrénées	Lieut. Colonel FOURNIER	Tél. :	62 36 21 74
Rhône-Alpes	Colonel MAGNENOT	Tél. :	74 84 94 95
Roussillon-Bas-Languedoc	Lieut. Colonel P. BATLLE	Tél. :	67 45 57 92
Marches de l'Est	Lieut. Colonel J. VIEILLOT	Tél. :	29 65 76 57

Commission financière : André NOEL, Gérard de CHAUNAC-LANZAC

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Colonel DELAGE

Entrades : Mme de MAREUIL

Secrétariat : 23, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 PARIS - tél. : (1) 48 05 25 32 - CCP Paris 8813-50 V

Porte-drapeau : Frédéric de HELLY

Permanence : mardi et vendredi de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : Pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le secrétaire général de la Koumia, 23, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 PARIS.

A COMPTER DU 1.1.1993

COTISATION ANNUELLE	50 FRANCS
ABONNEMENT AU BULLETIN	130 FRANCS
Total	180 FRANCS

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en deux tons :

- fond sable et bordure bleue ;
- fond blanc et bordure bordeaux ;
- fond sable et bordure verte.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 600 F plus 30 F de frais d'envoi en province.

TARIFS 1994

KOUMIA dorée Grand Modèle	150 F.
KOUMIA dorée Moyen Modèle	125 F.
KOUMIA argentée Grand Modèle	40 F.
KOUMIA argentée Moyen Modèle	30 F.
KOUMIA argentée Porte-clefs	40 F.
KOUMIA argentée Boutonnière	20 F.
K7 "Chant des Tabors"	30 F.
"Prières"	10 F.
Carte Postale	5 F. (ou 20 F. pour les 4)
La légende du Goumier Guillaume	30 F.
Frais d'envoi en plus	

Livres

Histoire des Goums (2 ^e partie)	345 F.
Histoire des A.I.	395 F.
"La longue Route des Tabors, J. AUGARDE	78 F.
"Maréchal Juin", Général CHAMBRE	80 F.
"Juin Maréchal de France", Bernard PUJO	80 F.
"De Modagor à Alger", J.-A. FOURNIER	60 F.
Frais d'envoi en plus : 25 F	